

Andreï Chtcherbinine

[Андрей Щербинин: Нормальная ваза. Книга рассказов. Инапресс Санкт-Петербург 2000]

traduit du russe par Catherine Bricout et Dinara Gorbatova

EN BREF

(page 281)

C'EST TRISTE

En bref, voilà l'histoire.

Slava aimait par-dessus tout sa voiture, la bière, le poisson fumé, et juste après les gonzesses.

En bref, Slavik but de la bière, mangea du poisson et passa prendre Svetka en voiture.

En bref, ils sont allongés et Svetka lui dit tendrement :

- Ah, mon petit poisson.
- Pourquoi petit poisson ?
- Mais parce que tu pues le poisson !

Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Rien. C'est une histoire triste. Personne n'a revu de Svetka depuis.

LES SAISONS

(page 210)

L'ERABLE AMERICAIN

Mi-juillet.

La chaleur.

La voiture rouge des pompiers est arrêtée près de la porte cochère ouverte. Un gars aux cheveux ébouriffés, en combinaison, l'arrose avec la pompe à incendie. Le vernis rouge étincèle au soleil. L'eau ruisselle sur l'asphalte, transformant l'ocre gris de la poussière en froid goudron noir.

- Eh ! Sanek, viens ici !

Le gars laisse tomber la lance d'incendie.

Le jet d'eau arrose un troupeau d'écolières.

On entend des cris et des rires de jeunes filles.

Moscou.

Zamockvoretchie.

Rue Ossipenko.

Le centre même.

Il fait chaud.

Environ trente degrés sans doute. Peut-être plus.

Parfois une voiture passe en trombe.

Les passants, va savoir pourquoi, préfèrent le côté à l'ombre.

Je marche au soleil.

A la main un bidon de colle, sur l'épaule un sac d'affiches de cinéma.

Le coton grossier de la chemise bulgare s'est imprégné de sueur. Le balluchon sur le col me râpe le cou. J'ai faim, et plus encore - soif. Je cherche un magasin du regard.

Et voilà. J'entre. Il fait frais. Deux mouches ramollies volent autour du ventilateur au plafond, ou il les chasse, je ne sais pas. Derrière le comptoir, une grosse vendeuse sommeille. Je n'ai pas envie de la réveiller. Mais soudain elle ouvre les yeux.

- Qu'est-ce qu'il vous faut ?

- A boire.

- Il n'y a rien.

- Il y a des bouteilles là.

- C'est de l'eau minérale, pour les ulcères de l'estomac, infecte. Ça ira ?

- D'accord.

Je m'assieds sur un banc sous un arbuste étiolé.

J'ouvre la bouteille.

L'eau minérale est effectivement infecte. Difficile de savoir ce qu'elle contient le plus, du gaz ou du liquide. Et ce goût. Un goût simplement abominable. Je n'arrive à en boire que la moitié. Je laisse le reste sous le banc. Une aide humanitaire aux alcoolos.

Qu'est-ce que c'est comme arbre ?

C'est la question que je posais à ma mère dans mon enfance.

- Un érable américain, mon fils.

L'érable américain bruit au-dessus de ma tête, jetant une ombre rare.

Il reste une dizaine d'affiches, et il est déjà midi.

J'ai envie de dormir.

Il a fallu que je me lève à quatre heures.

Les affiches à la poubelle peut-être, et retour à la maison ? Et si on s'en apercevait ?

Non, il faut que j'y aille.

Le bidon de colle.

Tremper le pinceau.

Une bande sur le panneau en haut, un zigzag, en bas, encore de côté.

Sortir les affiches du sac.

Rejeter le sac en arrière, pour qu'il ne gêne pas.

Retourner l'affiche

La coller vite sur le panneau.

Appuyer avec le pinceau et l'aplatir lentement.

SITUATIONS

(page 163)

EN ROUTE

Des chaussettes, mets-lui des chaussettes. Eh bien, même si elles sont trouées, l'important c'est qu'elles soient chaudes. J'en apporterai d'autres tout à l'heure. J'en ai acheté au marché il n'y a pas longtemps. Mets-lui une culotte. Mais j'ai oublié la culotte. Quelle idiote ! Elle est fine cette culotte, je t'en enverrai une autre, chaude, une fois j'en ai vu une. Mets-lui un caleçon. Voilà ! Bien ! Mets-lui un maillot de corps à manches longues. Mais pourquoi tous ces trous te dérangent ? Par contre, il est chaud. Voilà, prends la chemise, elle est là-bas sur le divan. Eh bien, c'est une chemise de grand-père ? Par contre, elle est longue, à carreaux. Comme elle me plaisait avant ! Voilà ! Bien ! Apporte des journaux. Pourquoi ? Tu sauras après. Tu seras reconnaissante après. Enveloppe-le de journaux, et le pull à col roulé par-dessus. Fais ce que je te dis, obéis-moi. Ta mère ne t'a encore jamais donné de mauvais conseil. C'est ce qu'il y a de mieux pour tenir chaud aux poumons, et il tousse. Il est gentil, il est obéissant. C'est mon éducation. Sa grand-mère va lui manquer. Bon, après. Mets-lui encore un pantalon, ça ne sera pas plus mal. Apporte un gilet. Voilà, il est douillet, je l'ai tricoté moi-même, bon, maintenant le chandail et on peut mettre la pelisse. Comme ça, c'est bien. Enroule le châle. Eh bien, même s'il est troué, il est quand même chaud. Le châle en angora par-dessus, je lui offre. J'en ai un autre. Mets-lui la chapka et attache-la un peu plus serrée. Non, attends, la chapka après, d'abord les bottes de feutre. Passe le pantalon par-dessus. Voilà, c'est bon. Et les gants, et par-dessus les moufles. Voilà, c'est bien. Tiens, voilà le ceinturon de l'armée, serre-le, appuie un peu avec le genou et tire-le, voilà, c'est parfait. Va dans la cuisine. Sur le frigidaire, il y a du sparadrap large et des ciseaux. Apporte-les. Pourquoi ? Tu comprendras après. Pendant qu'il est assoupi, il faut lui coller la bouche et les yeux. Pourquoi, pourquoi ? Parce que dehors, il fait froid, il y a du vent, de la boue. Tu trouves qu'il n'a pas été assez malade ? Tu n'as pas assez souffert avec lui ? Fais ce que je te dis. Après tu me diras merci. Eh bien, pourquoi tu commences à t'agiter ? Le nez, dégage-lui le nez. Sinon comment va-t-il respirer ? Voilà, c'est bien. Il s'est calmé. Peut-être qu'il faut lui mettre du sparadrap sur les oreilles ? Vas-y, ça le protégera du vent, ce ne sera pas plus mal. Comme ça, c'est bien. Voilà aussi la courroie de valise. Allez, on le ceinture. Les bras contre le corps, pourquoi tu laisses pendre les bras, pour qu'il s'agrippe encore à quelque chose ?

Dieu nous en garde. Pourquoi tu veux prendre ce risque ? Dégrafe le ceinturon pour lui attacher les jambes et ne les laisse pas traîner. Voilà, c'est bien, pose-le sur le traîneau. Allez-y. Téléphone dès que tu arrives. Je vais m'inquiéter.

SITUATIONS

(page 180)

DANS LA REMISE

Dans la remise, il y avait :

deux sacs de pommes de terre pourries, un vieux moteur de bateau, un rouleau de carton goudronné, une scie à bûches, un plein panier d'étaupe, d'innombrables bouteilles vides qu'ils ne reprennent pas, mais où les mettre ? Le sommier d'un lit d'enfant, c'est vrai que j'étais déjà devenu grand. Des cuissardes, l'une, il est vrai, déchirée ; mais ce n'est pas grave, elles sont très bien.

Et dans la remise, il y avait aussi des rats. Le plafond était moisi par endroits. Il y avait aussi une vieille armoire avec des vieux chiffons, dans sa porte je cachais des photos pornos. Il y avait aussi une canne à pêche cassée.

Il y avait aussi plein de boîtes ficelées, empilées contre les murs presque jusqu'au plafond. Et ici il faisait toujours sombre et humide.

C'était bien de venir ici par une chaude journée ensoleillée, de s'asseoir délicatement sur le tabouret et d'observer les mouvements de la vapeur dans les flots de rayons de soleil.

Une fois je me trouvais là-bas par hasard.

A part deux grands pins, il n'y avait rien sur notre terrain. Il n'y avait ni maison, ni jardin, ni remise.

Dans la remise, il y avait...

SITUATIONS

(page 182)

CRUAUTE

Le papa du petit garçon lui offrit un ballon gonflable, très beau.

Le petit garçon sortit dans la cour pour le gonfler, il le gonfla, mais il ne peut pas le nouer, il ne sait pas.

Une grand-mère passant à côté lui dit :

- Allez, mon chéri, je vais t'aider.

Et elle commença à le nouer de ses doigts tordus, jusqu'à ce qu'il éclate.

Le petit garçon fut d'abord tout décontenancé, puis soudain il cracha au visage de la grand-mère.

C'est étonnant, tant de cruauté chez les enfants.

SITUATIONS

(page 173)

ELECTRICITE

Un monsieur eut envie de faire pipi, mais il était déjà tard, c'était presque la nuit, et ça se passait dans la rue. Il trouva un petit coin, s'approcha d'une espèce de cabine et se mit à faire pipi.

Mais cette cabine-là était sous tension, et le type prit un coup de jus si fort qu'il en a sursauté.

Et maintenant, quand il fait pipi, il lui sort de la fumée par le trou.

Oh, je n'en peux plus – comme c'est drôle !

LES SAISONS

(page 205)

L'ETE DE L'ANNEE 37

C'était en 1937. Mon frère et moi nous étions en vacances à Tsaritsyno. Là-bas, on était très bien. Nous pêchions, nous nous baignions, nous allions ramasser des champignons et des baies.

C'est précisément cet été-là que s'installa aux environs de Tsaritsyno le détachement-école du 2^e escadron des Forces aériennes unies de Sa Majesté. Nous nous asseyions souvent sur la berge de la rivière et nous regardions s'élever les machines ailées. C'était très beau, parfois les avions volaient très près les uns des autres, comme s'ils étaient attachés par un fil invisible. Parfois ils réalisaient en l'air des figures invraisemblablement compliquées – c'étaient des figures de pilotage de haut niveau.

Un jour le prince Moskvine nous rendit visite dans notre propriété avec son fils aîné Nikolaï. Nikolaï était un peu plus âgé que nous, il avait 25 ans. Nous découvrîmes par hasard qu'il appartenait au 2^e escadron de Sa Majesté, dont il était officier, et avait suivi même un cours de préparation d'été et savait piloter un avion. Nous avons accablé Nikolaï de questions sur le mécanisme des machines ailées, comment les avions réalisaient des figures de pilotage de haut niveau, à quelle distance et combien de temps ils pouvaient voler. Les princes Moskvine comptaient séjourner chez nous une semaine. Et à la fin de leur séjour une surprise nous attendait. Nikolaï s'était arrangé pour que nous puissions visiter le détachement-école avec lui.

Nous sommes allés à l'aérodrome le matin de bonne heure, avant que ne commencent les vols d'entraînement. Mon frère et moi voyions pour la première fois des avions d'aussi près et nous pouvions même les toucher. De loin ils nous paraissaient tellement petits, presque des jouets, mais en réalité c'étaient des machines grandes, puissantes et belles. Nous les avons admirés longtemps. Soudain Nikolaï demanda :

- Et qui volera le premier avec moi ?
- Moi, moi, moi..., nous sommes-nous écriés en même temps.
- Alors tirez à pile ou face.

Nous avons vite tiré au sort, bien sûr mon frère Ilia gagna ; il avait deux ans de plus que moi et avait toujours de la chance.

- Un tour au-dessus de l'aérodrome pour chacun. On est d'accord ?

Nous n'avons pas discuté. Nous étions au comble du bonheur. Mon frère était déjà dans la cabine, et cela préfigurait ce que j'allais vivre dans quelques minutes.

Nikolaï fit virer l'avion et commença à se diriger vers la piste d'envol. L'avion avançait lentement, ensuite il prit brusquement de la vitesse et s'arracha du sol en douceur. Nikolaï agita les ailes pour moi, fit un tour et revint vers la piste d'atterrissage. Après avoir atterri sans heurt, Nikolaï roula vers moi, s'arrêtant au bout de la piste d'envol, près de notre cabriolet. Mon frère était fou de joie. Il criait et agitait les bras. Quand je grimpai dans la cabine et mis le casque, je me sentis glacé de peur et mon cœur se mit à battre violemment. Et quand le moteur se mit en marche, j'étais en fusion complète avec la machine. Toutes les vibrations, les odeurs de carburant, les heurts sur la piste d'envol – je ressentais tout cela de tout mon corps, en m'accrochant au siège. Quand l'avion s'arracha du sol, les sensations changèrent, la tension retomba, le moteur tournait avec régularité. Nikolaï se tourna vers moi et me fit un clin d'œil. Je regardais sur le côté. Nous ne volions pas très haut, mais je voyais le fleuve, et la forêt, et le toit de notre maison, et Ilia qui nous faisait des signes de la main. Quelques minutes après nous avons atterri. C'était un plaisir qui donnait le vertige.

Par la suite j'ai volé sur d'autres avions, mais je n'ai jamais rien ressenti de pareil. Et je suis toujours reconnaissant au prince Nikolaï de nous avoir prêté attention. Après cela, mon frère et moi sommes devenus complètement fous d'aviation. Nous avons commencé à réclamer en permanence à notre père, toujours très occupé, des livres sur les avions et les dirigeables, et les modèles réduits. Nos parents étaient même effrayés. En réponse, ils firent venir pour mon frère un professeur de dessin, et pour moi une française, professeur de piano. Ils nous soignaient ainsi. Mais nous sommes tombés malades pour de bon. Un crayon à la main, nous passions toutes nos soirées à dessiner des machines ailées. Et nous nous efforcions de rendre le bruit du moteur avec la bouche. Parfois tellement fort que les précepteurs accouraient et demandaient ce qui se passait.

Finalement, après le refus de nous acheter un jeu de construction, mon frère et moi avons décidé de construire nous-mêmes un avion. D'abord nous avons fait un plan, en gardant un secret absolu. Puis nous avons commencé à rassembler les matériaux, nous sommes allés dans la forêt et nous avons cherché des morceaux qui conviennent. Il nous fallait du fil de fer et de la corde, nous les avons trouvés aussi. Au bout d'un mois notre avion était prêt. Bien entendu, il ne volait pas mais nous pouvions nous asseoir dedans, l'absence de moteur et de parois ne nous dérangeait pas, notre imagination pourvoyait à tout cela.

Mon frère grandit et il fut accepté à l'école d'aviation. Deux ans après j'essayai aussi d'être admis mais fus refusé à cause de ma vue.

Le temps passa, mon frère devint pilote de guerre. Il combattit aux côtés des Américains. Il périt dans l'Atlantique, dans son lointain bombardier, pendant l'épouvantable guerre germano-américaine. Et il y a toujours chez moi, sur la table, la photo de mon frère Iliia et moi devant notre aéroplane.

SITUATIONS

(page 163)

EN ROUTE

Des chaussettes, mets-lui des chaussettes. Eh bien, même si elles sont trouées, l'important c'est qu'elles soient chaudes. J'en apporterai d'autres tout à l'heure. J'en ai acheté au marché il n'y a pas longtemps. Mets-lui une culotte. Mais j'ai oublié la culotte. Quelle idiote ! Elle est fine cette culotte, je t'en enverrai une autre, chaude, une fois j'en ai vu une. Mets-lui un caleçon. Voilà ! Bien ! Mets-lui un maillot de corps à manches longues. Mais pourquoi tous ces trous te dérangent ? Par contre, il est chaud. Voilà, prends la chemise, elle est là-bas sur le divan. Eh bien, c'est une chemise de grand-père ? Par contre, elle est longue, à carreaux. Comme elle me plaisait avant ! Voilà ! Bien ! Apporte des journaux. Pourquoi ? Tu sauras après. Tu seras reconnaissante après. Enveloppe-le de journaux, et le pull à col roulé par-dessus. Fais ce que je te dis, obéis-moi. Ta mère ne t'a encore jamais donné de mauvais conseil. C'est ce qu'il y a de mieux pour tenir chaud aux poumons, et il tousse. Il est gentil, il est obéissant. C'est mon éducation. Sa grand-mère va lui manquer. Bon, après. Mets-lui encore un pantalon, ça ne sera pas plus mal. Apporte un gilet. Voilà, il est douillet, je l'ai tricoté moi-même, bon, maintenant le chandail et on peut mettre la pelisse. Comme ça, c'est bien. Enroule le châle. Eh bien, même s'il est troué, il est quand même chaud. Le châle en angora par-dessus, je lui offre. J'en ai un autre. Mets-lui la chapka et attache-la un peu plus serrée. Non, attends, la chapka après, d'abord les bottes de feutre. Passe le pantalon par-dessus. Voilà, c'est bon. Et les gants, et par-dessus les moufles. Voilà, c'est bien. Tiens, voilà le ceinturon de l'armée, serre-le, appuie un peu avec le genou et tire-le, voilà, c'est parfait. Va dans la cuisine. Sur le frigidaire, il y a du sparadrap large et des ciseaux. Apporte-les. Pourquoi ? Tu comprendras après. Pendant qu'il est assoupi, il faut lui coller la bouche et les yeux. Pourquoi, pourquoi ? Parce que dehors, il fait froid, il y a du vent, de la boue. Tu trouves qu'il n'a pas été assez malade ? Tu n'as pas assez souffert avec lui ? Fais ce que je te dis. Après tu me diras merci. Eh bien, pourquoi tu commences à t'agiter ? Le nez, dégage-lui le nez. Sinon comment va-t-il respirer ? Voilà, c'est bien. Il s'est calmé. Peut-être qu'il faut lui mettre du sparadrap sur les oreilles ? Vas-y, ça le protégera du vent, ce ne sera pas plus mal. Comme ça, c'est bien. Voilà aussi la courroie de valise. Allez, on le ceinture. Les bras contre le corps, pourquoi tu laisses pendre les bras, pour qu'il s'agrippe encore à quelque chose ?

Dieu nous en garde. Pourquoi tu veux prendre ce risque ? Dégrafe le ceinturon pour lui attacher les jambes et ne les laisse pas traîner. Voilà, c'est bien, pose-le sur le traîneau. Allez-y. Téléphone dès que tu arrives. Je vais m'inquiéter.

DESTINS

(page 143)

LA PROPLETE

Foma était vieux et sage, et toutes les punaises du canapé le respectaient. Il avait survécu à trois désinfections. Personne n'avait survécu, de ses parents et de ses vieux amis. Ses trois yeux droits ne voyaient rien. Et ses pattes remuaient à peine, mais il pouvait encore ramper. On prenait soin de Foma, on lui apportait de la nourriture : des miettes, du sang séché et du sang en conserves. On avait bouché les trous de son terrier avec de minces pellicules de cuir chevelu. Le mobilier était tressé en débris de cheveux. Les punaises avaient plein de choses. Tout ce qu'il y avait dans la maison de Foma, c'était des cadeaux.

Foma était d'une équité et d'un bon sens exceptionnels. Les gens venaient chez lui pour lui demander conseil. Foma réconciliait, il soignait même. Un jour, Prokhor vint chez Foma.

- Foma, je veux émigrer. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Que dire ? Tu fais comme tu veux. Je peux seulement te raconter comment ça s'est passé pour moi, et décide toi-même.

Et il raconta :

- C'était il y a longtemps. Zoïa, ma petite femme bien-aimée, était encore vivante. Nous vivions alors dans un canapé d'angle chez un nouveau russe. Il n'arrêtait pas de voyager dans le monde entier. Et voilà, nous avons décidé d'aller voir le monde avec lui. Notre hôte s'appelait Fedor. Zoïa et moi nous étions faufiletés dans une de ses cravates. Fedor a mis longtemps à trier ses cravates. Nous nous sommes enfin trouvés au nombre des élus. Finalement, nous avons eu la sensation d'avoir de la chance. Mais il est clair que nous ne sommes pas restés dans la cravate. Dans la valise, nous avons décidé de déménager dans les chaussettes. Nous avons décidé que si Fedor était invité chez quelqu'un et que l'endroit nous plaisait, nous y resterions, le sol est si près. Nous nous sommes d'abord retrouvés dans un hôtel, et on avait envie de regarder. C'était quand même l'étranger. Nous sortons en rampant, nous reniflons, ça sent bon. C'est nouveau. Tout est nouveau, le canapé en velours vert, au mur un beau tableau, mais incompréhensible, sur la table des fleurs. Tous comptes faits, nous avons laissé nos chaussettes et nous avons décidé de rester à l'hôtel le premier jour,

d'inspecter. Fedor partit tôt. Nous rampons, nous rampons, en bref, nous profitons. Dans un coin du canapé nous avons trouvé des miettes très savoureuses, dans l'autre du tabac. J'y ai goûté et tout a commencé à tourner autour de moi. En bref, de l'herbe – du poison. Zoïa, bien sûr, ne m'en a pas empêché. Nous rampons plus loin. Soudain une fille de ménage entre et commence à tout ranger. Nous ne nous y attendions absolument pas. Nous, de toutes nos forces, nous courons vers la valise. Elle, avec son aspirateur et son chiffon, elle nettoie tout, comme une folle. Je n'avais encore jamais vu ça. J'en ai vu de toutes sortes des femmes de ménage. J'ai même bu le sang sucré de certaines pendant qu'elles dormaient au lieu de faire le ménage. Mais celle-ci, je te le dis, elle était tout simplement cin-glée. Nous nous étions à peine glissés dans le petit trou de la serrure de la valise que soudain la fille a tout arrosé d'une espèce de saleté de spray et s'est mise à retourner et à essuyer la valise. En gros, nous avons été secoués jusqu'à être collés dans le lubrifiant de la serrure. Finalement, on est restés collés longtemps. Ce poison de spray nous a fait l'effet d'un somnifère violent : visiblement la fille voulait qu'on ne se réveille pas du tout, mais elle ne savait pas de quel pays nous venions et ce qu'est le « Chlorofos » (1) par exemple. En bref, nous avons repris connaissance à la maison sur le divan de coin natal. Tu sais, après ce voyage, j'ai compris beaucoup de choses.

Il y eut un silence.

- Merci, Foma. Moi aussi, il me semble que j'ai compris quelque chose.

- Et quoi ?

- Quoi quoi ? Que c'est très risqué. J'en ai dix-sept. Et en général des gars. Ils veulent se marier. Ils veulent des nanas étrangères. Les nôtres, celles de nos divans, ne leur plaisent plus, vois-tu.

- Tu sais, Prokhor, ne les arrête pas. Qu'ils partent, s'ils veulent. Peut-être que là-bas ils trouveront leur bonheur. Seulement dis-leur qu'à l'étranger, il y a la propreté. Et pour les punaises, tu sais ce que c'est que la propreté.

- Pour les punaises, la propreté c'est la mort. C'est ce que je leur dirai.

(1) : Chlorofos : insecticide datant de l'époque soviétique, à l'odeur très forte, extrêmement toxique.

LES SAISONS

(page 210)

L'ERABLE AMERICAIN

Mi-juillet.

La chaleur.

La voiture rouge des pompiers est arrêtée près de la porte cochère ouverte. Un gars aux cheveux ébouriffés, en combinaison, l'arrose avec la pompe à incendie. Le vernis rouge étincèle au soleil. L'eau ruisselle sur l'asphalte, transformant l'ocre gris de la poussière en froid goudron noir.

- Eh ! Sanek, viens ici !

Le gars laisse tomber la lance d'incendie.

Le jet d'eau arrose un troupeau d'écolières.

On entend des cris et des rires de jeunes filles.

Moscou.

Zamockvoretchie.

Rue Ossipenko.

Le centre même.

Il fait chaud.

Environ trente degrés sans doute. Peut-être plus.

Parfois une voiture passe en trombe.

Les passants, va savoir pourquoi, préfèrent le côté à l'ombre.

Je marche au soleil.

A la main un bidon de colle, sur l'épaule un sac d'affiches de cinéma.

Le coton grossier de la chemise bulgare s'est imprégné de sueur. Le balluchon sur le col me râpe le cou. J'ai faim, et plus encore - soif. Je cherche un magasin du regard.

Et voilà. J'entre. Il fait frais. Deux mouches ramollies volent autour du ventilateur au plafond, ou il les chasse, je ne sais pas. Derrière le comptoir, une grosse vendeuse sommeille. Je n'ai pas envie de la réveiller. Mais soudain elle ouvre les yeux.

- Qu'est-ce qu'il vous faut ?

- A boire.

- Il n'y a rien.

- Il y a des bouteilles là.

- C'est de l'eau minérale, pour les ulcères de l'estomac, infecte. Ça ira ?

- D'accord.

Je m'assieds sur un banc sous un arbuste étiolé.

J'ouvre la bouteille.

L'eau minérale est effectivement infecte. Difficile de savoir ce qu'elle contient le plus, du gaz ou du liquide. Et ce goût. Un goût simplement abominable. Je n'arrive à en boire que la moitié. Je laisse le reste sous le banc. Une aide humanitaire aux alcoolos.

Qu'est-ce que c'est comme arbre ?

C'est la question que je posais à ma mère dans mon enfance.

- Un érable américain, mon fils.

L'érable américain bruit au-dessus de ma tête, jetant une ombre rare.

Il reste une dizaine d'affiches, et il est déjà midi.

J'ai envie de dormir.

Il a fallu que je me lève à quatre heures.

Les affiches à la poubelle peut-être, et retour à la maison ? Et si on s'en apercevait ?

Non, il faut que j'y aille.

Le bidon de colle.

Tremper le pinceau.

Une bande sur le panneau en haut, un zigzag, en bas, encore de côté.

Sortir les affiches du sac.

Rejeter le sac en arrière, pour qu'il ne gêne pas.

Retourner l'affiche

La coller vite sur le panneau.

Appuyer avec le pinceau et l'aplatir lentement.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 243)

OKAY

La forêt russe est splendide. Surtout en été, par un dimanche matin ensoleillé. Les hauts pins bruissent au-dessus de ta tête. Voici le loriot qui glisse gracieusement, trait noir et jaune éclatant, dans la verdure de l'aune, voilà où la pie chante sa comptine sans fin. Sous les pieds craque l'osier sec, on respire bien, c'est agréable de marcher. Encore plus si tu n'as rien dans les mains et pas de soucis. Ainsi pensait le peintre Gribov, plissant les yeux au soleil à travers ses lunettes à verres épais, rêvant à une destination inconnue, après avoir laissé son vieux porte-documents avec son linge de rechange et ses chaussettes sales dans le train « Khabarovsk – Moscou », puisqu'il n'était pas allé jusqu'à la capitale.

La gare d'Olino lui avait plu à cause de son nom, il y resta. Il s'était assis dans un autobus improbable, était descendu à un arrêt improbable et il cheminait dans la forêt sans savoir dans quelle direction – que pourrait-il y avoir de mieux ? Gribov était un aventurier et un romantique. Il cheminait comme ça, jusqu'à ce qu'il remarque l'église sur la colline au loin, vieille, au clocher surchargé. L'église était debout et avait même conservé son toit. Gribov se dirigea vers elle.

Quand il entra dans l'église, il n'en crut pas ses yeux. Tous les murs étaient décorés de toiles de peinture abstraite criarde, les couleurs étincelaient au soleil, la peinture était manifestement fraîche. Involontairement, Gribov décida de toucher. D'un coin éloigné, amplifié par l'acoustique de l'église, retentit un appel :

- He ! Petit frère, freine un peu, ne touche pas ça, ça a été fait aujourd'hui, c'est encore frais.

- Et – et – et c'est qui ? c'est quoi ?

- Ça ? C'est la grand-mère Zoïa qui barbouille. Trois tableaux par jour. Et l'autre jour, même cinq.

- La mère Zoïa ? et qui est-ce ?

- C'est ma grand-mère.

Dans un coin éloigné, d'un matelas en lambeaux, se souleva une tête avec une casquette, un mégot à la bouche.

- Et qui est-elle ?

- Je te l'ai déjà dit – ma grand-mère. Et toi, qui tu es ?

- Moi ? Je suis peintre. Le peintre Gribov. Conceptualiste.

- Quoi - quoi ? Concert de quoi ?

- De rien, je suis seulement peintre.

- Et comment tu es là ? Ici, c'est un parc national interdit. Comment tu t'es retrouvé ici ?

- Par hasard. J'ai raté le train.

- Ah, ça arrive, moi aussi j'en ai raté un une fois– j'ai vécu six mois chez une femme.

Tu veux de la bière ?

Et il tendit une cannette de bonne Guinness fraîche, humide, sortie d'un seau rouillé. Gribov était perplexe. La Guinness, les toiles criardes rappelant l'expressionnisme abstrait américain de la fin des années 50. Des grands formats.

- Alors, ça te plaît ?

- Beaucoup.

- A Ivanitch aussi. Comment tu t'appelles ?

- Sergueï.

- Et moi Pacha. On va faire connaissance.

Pavel se souleva du matelas et tendit la main.

- Je suis le gardien ici. La semaine dernière, ils ont tout laissé sans surveillance, et des gamins de Braguino ont tagué des gros mots, et elle a dû tout repeindre. Et Ivanitch était déjà arrivé.

- Et qui est cet Ivanitch ?

- Ivanitch ? Et tu es orthodoxe ?

- Orthodoxe.

- Alors fais une croix sur ta poitrine, et ne le dis à personne.

Gribov se signa.

- Et tu sais tchatcher anglais ?

- Je peux.

- Alors, on vérifie ça. Ivan, ils disent ça comment ?

- John.

- Exact, tu peux. En bref, le père John, il est descendu chez Makar. Makar c'est notre voisin. Les gamins ont salopé les tableaux, alors il attend qu'ils sèchent pour les prendre, ils lui plaisent beaucoup. En bref, Ivanitch vient tous les deux ou trois mois. En jeep. Et il remplit tout un fourgon de tableaux. Chez nous, tout le village barbouille. En général les vieilles, et aussi quelques femmes. L'homme s'occupe de la maison. Et pourquoi pas, Ivanitch donne dix dollars pour un grand, cinq pour un petit. C'est pas mal. La grand-mère Zoïa, par exemple, ramasse parfois mille dollars par mois. Mais c'est une recordman. Et les autres jusqu'à 300, jusqu'à 500. C'est pas mal. Même cent dollars. Avec cent dollars, je peux vivre trois mois. Et quoi, on est à la campagne, on a tout ce qu'il faut, on n'achète que le pain et le sel. Et de quoi s'habiller ? Autrefois, c'était un problème. Et maintenant, les fripes – ça coûte cinq kopecks, et tu es comme un roi, il ne reste que les godasses. Et ça, c'est vrai que c'est cher. Et nous, dans les bottes de l'armée, ça nous va. Mais il en faut pour les femmes et les enfants. En gros, cela suffit et il en reste encore. En gros, on vit bien. Tout ça grâce à Ivanitch. Dieu le garde.

- Alors Ivanitch, c'est-à-dire John, il vient d'Amérique, c'est ça, ou bien d'ailleurs ?

- De là-bas, d'Amérique même. De la ville de New York. Il nous a montré des photos, il a un magasin là-bas, voilà ce qu'il fait de nos tableaux.

- Et comment c'est arrivé ? Comment il vous a découverts ?

- C'est une histoire comique. Des moscovites nous ont loué la maison, des jeunes artistes. Il faut dire, toujours les mêmes alcoolos. Il y en a un qui a failli mourir. On a eu du mal à le ranimer. En bref, ils ont bien bu et ils ont commencé à peindre. De l'abstrait. Incompréhensible. La grand-mère Zoïa a découvert ça, elle s'est moquée d'eux devant tout le monde. « Vous vous appelez des peintres, moi, la vieille, je peux en faire autant ». « Eh bien, la vieille, vas-y, essaie ». Alors la grand-mère Zoïa y est allée, et ils sont tombés raides. Ils ont pris des photos. Et à l'automne, Ivanitch est arrivé chez nous. Et une nouvelle vie a commencé.

- C'était quand ?

- Il y a déjà quatre ans. Au début de la perestroïka. Et tu as vu mon nouvel « Oural », avec le side-car ?

- Non.

- Il est là, près du portail. La grand-mère Zoïa me l'a offert vendredi dernier, pour mon anniversaire. Ecoute, Sergueï, toi, monte la garde ici, et moi, je vais vite prendre de la bière à la maison et quelque chose à bouffer, et je reviens, en Oural c'est à cinq minutes. Okay ?

- Okay.

EN BREF

(page 280)

REPOS

Du thé ?

Froid – pour ne pas le faire chauffer.

Non sucré – pour ne pas remuer.

L'obscurité – pour ne pas allumer.

En pantalon et en blouson – pour avoir chaud et ne pas avoir à se déshabiller.

Et ainsi toute la journée et toute la nuit. Il n'y a que comme ça qu'on peut se reposer et reprendre des forces.

Le magnétoscope, les chips et la bière, c'est bien aussi.

DESTINS

(page 149)

RENCONTRE DANS LE PASSAGE SOUTERRAIN

Semion sortait en traînant du « Parc de la Culture », il avait pris le passage souterrain en direction d'Ostojenka, alors qu'il aurait pu sortir directement par la radiale. Quelle différence, pensa Semion, il y avait autant de foule là-bas qu'ici. Soudain, quelqu'un l'appela. Bah ! c'était ce Gocha. Gocha, avec une superbe nana. Bravo, pensa Semion.

Gocha se distinguait toujours par son allure sportive, son énergie et son sourire charmant. Il y a quelque temps, alors qu'ils étaient encore étudiants, il avait demandé à Gocha :

- Qu'est-ce qui te plaît plus que tout, mon vieux ?

Gocha avait réfléchi une minute, puis il avait souri, montrant une rangée de dents blanches et régulières, et avait dit :

- Eh, mon vieux ! Les belles bagnoles, les filles et le sport. Non. Les filles, le sport et les bagnoles.

Puis il avait réfléchi encore un peu et avait ri :

- Non, non. Le sport, les filles, les bagnoles.

Gocha avait toujours eu, depuis son enfance, et les bagnoles, et les filles, et il faisait du sport depuis l'âge de six ans à peu près. Il ne pouvait pas vivre sans piscine, y allait tous les jours et il était maître ès sports.

Et que dire de Semion ? C'était en principe un bon garçon, un peu dégingandé, avec des lunettes. Ce qu'avait et ce qu'aimait Gocha, Semion ne l'avait pas. Et il n'en avait pas besoin. Semion était philosophe. Cette rencontre dans le souterrain était inattendue et plaisante. Depuis la fin de l'université, il s'était déjà écoulé plus de cinq ans .

- Waouw, Semion !

Gocha courut vers lui et lui tapa vigoureusement dans la main.

- Salut mon vieux !

La copine de Gocha sourit et resta à l'écart. Gocha la présenta immédiatement. C'était Lena.

- Salut.

- Comment ça va ? Comment va la vie ?

- Rien d'extraordinaire, je travaille. Et toi ?

- Pour moi, tout va très bien, mon vieux. Avec une fille pareille, est-ce que ça pourrait aller mal ?

Et Gocha désigna Lena du regard. Semion se troubla et Gocha le remarqua, et comme toujours il rit.

- Ecoute, là on est pressés. Allez, tu m'appelles, on se voit, on bavarde. OK ?

- OK.

Semion tendit la main à Gocha pour lui dire au revoir. A sa surprise, Gocha prit soudain la posture d'un boxeur et commença en souriant à lui porter une série de coups légers dans la poitrine, sur les épaules. Semion restait là, tout bête, ne sachant comment réagir. La charge sportive de Gocha s'arrêta quand, de façon inattendue, il frappa Semion au visage. Les lunettes tombèrent et, immédiatement, quelqu'un marcha dessus. Semion entendit le cri de Lena : « Gocha, qu'est-ce qui t'arrive ? » Gocha restait là, désespéré, ne sachant que faire. Une seule pensée tournait dans la tête de Semion : « Pourquoi devant la fille, devant la fille, pourquoi ? » Sans comprendre ce qu'il faisait et sans s'y attendre lui-même, Semion frappa violemment Gocha. Où ? Il ne le vit pas. Il se retourna et sortit dans la rue en écartant les passants.

Bien entendu, Semion n'appela pas Gocha, et Gocha n'appela pas Semion pendant plusieurs années.

Un jour, Semion rencontra Piotr, une relation commune. Piotr raconta que, trois ans plus tôt, Gocha était tombé, peut-être dans le métro, peut-être dans le passage souterrain. Il s'était cassé le bras, par malchance celui-ci s'était mal ressoudé et il avait un problème à l'articulation,. Tous comptes faits, on l'avait opéré, et, apparemment, pas qu'une fois. Maintenant, il avait abandonné le sport, il ne pouvait pas conduire une voiture, il s'était marié et, apparemment, avait divorcé. Il vivait avec sa mère.

Semion se sentit terriblement honteux et il décida de téléphoner à Gocha. Il téléphona. C'est la maman qui décrocha. Elle dit que Gocha n'était pas là, qu'il était parti arbitrer un concours de natation dans une autre ville et qu'il rentrerait dans quelques jours. Semion s'excusa et dit qu'il rappellerait.

DESTINS

(page 155)

UNE FEMME EN OR

Je leur dis, Semion doit se laver les pieds tous les soirs et boire cette eau. Et il faut qu'il le fasse jusqu'à la fin de ses jours. Et ils rigolent. Et quoi, je n'ai pas raison ? C'est bien que Semion soit juif. Au moins un homme intelligent dans la famille. Dès que les Allemands ont commencé à distribuer les questionnaires à l'ambassade, Semion a tout de suite compris ce qu'il fallait faire. Qui est la nièce de la petite cousine de Semion ? Exactement – une femme en or. Celle qui appose les cachets à la synagogue. La secrétaire. Je ne sais plus. Est-ce qu'ils lui ont donné quelque chose ou pas, et combien. Je sais que Svetka, ma fille, devint immédiatement juive et moi, sa mère, aussi, automatiquement. Voilà, pour nous les femmes, c'est bien. Dommage que Semion soit un homme et pas une femme. Sa femme Lena est russe, Semion est juif, qu'est Ilia ? – Russe. Et qui joue du violon comme Paganini ? Qui a les cheveux crépus et le nez crochu ? Exactement, Ilia, le mari de ma fille. Qui d'entre nous est juif ? Ilia ou moi ? Mais leurs lois sont telles que la judaïté se transmet par la mère. Il a bien fallu que j'assume ça. Et Semion a tout arrangé. Maintenant, et Lioudka, et Zakhar, on s'est tous installés ici. Et nous formons une seule grande famille. Nous étudions chez le frère-juif. On bénéficie tous de l'assistance sociale, bien comme il faut. Bien entendu, on a appris l'allemand. J'en ai rien à foutre de l'allemand. Si je disais deux mots en allemand, ce serait « danke » et « bitte », ça je les connaissais avant. Avec qui je parlerais allemand en Allemagne ? Je ne sais pas. Toute ma famille vit chez moi, comme à Podolsk, dans le même appartement. Svetka, avec Ilia, et Levouchka, dans un autre appartement bien entendu, mais nous sommes ensemble. Nous louons deux appartements. Mille marks, ça ne traîne pas sur la route. D'autant plus que la voiture de Zakhar engloutit tous les mois trois cents marks, et sans voiture, on ne va nulle part. Ni au pays des Soviets, ni surtout en Allemagne Fédérale. Dimanche, au Marché au poisson, aller chercher des tomates éclatées, à deux kopecks la caisse. Pour faire du borchtch et du coulis pour la semaine. Lundi, tôt le matin, aller chercher à Blankenz (1) des sacs de fringues que les riches sortent pour la Croix-Rouge, puis les vider. Les fringues sont bien, manteaux de fourrure, peaux retournées, cuir – à envoyer au pays des Soviets. Là, la Croix-Rouge nous aidera à nouveau. C'est comme ça qu'on vit. Ici, l'autre

jour, une petite dame me dit : « Tu n'as pas honte de vivre comme ça... ? » Mais je n'ai pas honte. Je vis sur le dos des Allemands. Qui a tué mes tantes en Biélorussie ? Où sont morts le grand-père et son neveu ? Exactement, à la guerre. Que l'Allemand paie. Je ne vole pas, qu'il soit content, et je suis contente, très contente même.

NdA : (1) Blankenz : quartier de Hambourg

EN BREF

(page 281)

C'EST TRISTE

En bref, voilà l'histoire.

Slava aimait par-dessus tout sa voiture, la bière, le poisson fumé, et juste après les gonzesses.

En bref, Slavik but de la bière, mangea du poisson et passa prendre Svetka en voiture.

En bref, ils sont allongés et Svetka lui dit tendrement :

- Ah, mon petit poisson.
- Pourquoi petit poisson ?
- Mais parce que tu pues le poisson !

Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Rien. C'est une histoire triste. Personne n'a revu de Svetka depuis.

EN BREF

(page 281)

C'EST TRISTE

En bref, voilà l'histoire.

Slava aimait par-dessus tout sa voiture, la bière, le poisson fumé, et juste après les gonzesses.

En bref, Slavik but de la bière, mangea du poisson et passa prendre Svetka en voiture.

En bref, ils sont allongés et Svetka lui dit tendrement :

- Ah, mon petit poisson.
- Pourquoi petit poisson ?
- Mais parce que tu pues le poisson !

Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Rien. C'est une histoire triste. Personne n'a revu de Svetka depuis.

DESTINS

(page 147)

LA VERITE DE GRAND-MERE KLAVA

Piotr marche sur la route.

Et Grand-mère Klava est assise sur un banc.

- Où tu vas comme ça, Piotr ? – elle demande.

- Eh bien, au travail.

- Oh Piotro, quelle mauvaise idée d'aller travailler. En travaillant tu ne deviendras pas riche, en travaillant tu deviendras bossu.

Piotr eut un demi sourire et il continua son chemin.

Et justement Piotr est tombé d'une machine à l'époque des semailles et il s'est cassé la colonne vertébrale.

Il est resté longtemps à l'hôpital.

Maintenant il est bossu et il marche avec une canne.

Svetka la coiffeuse l'a quitté pour Valka, qui conduit le camion de lait.

Piotr a quitté son travail.

Il a vendu la voiture.

Il a eu des accès d'ivrognerie.

Et voilà que Grand-mère Klava est morte.

Piotr creuse la tombe, soudain il sent quelque chose de dur, il regarde : une cruche, et dans la cruche, de l'or, des diamants.

Piotr eut un demi sourire.

Grand-mère Klava avait raison.

L'ALIMENTATION

(page 90)

L'ODEUR

Eugene était assis sur le siège des toilettes dans son nouvel appartement au coin de la Douzième et de la Deuxième Est et il examinait sur le mur le carreau vert fraîchement posé.

Oui, c'était un spectacle agréable : la fine bande de mastic blanc, les carreaux de belles proportions réjouissaient les yeux. D'autant plus qu'Eugene était designer, jeune artiste à la mode à New York. Et le carreau lui avait été offert par un partenaire de Détroit. Eugene promenait son regard sur le carreau vert et les gaz qui le torturaient depuis la veille ne s'évacuaient pas. Après avoir fait un effort, Eugene parvint à produire un court sifflement, mais ce n'était pas grand-chose. Il fallait attendre. L'agréable parfum d'eau de Cologne se transforma en odeur âpre.

Eugene pressa le bouton du climatiseur, mais au bout de quelques secondes il l'éteignit. L'odeur lui rappelait quelque chose de précis, mais quoi ?

Sa mémoire se mit à travailler. Qu'est-ce que c'était ? L'odeur n'était pas répugnante, c'était l'odeur forte d'une nourriture qu'un jour Eugene avait mangée. Le carreau vert se métamorphosa progressivement en épaisse verdure de forêt et Eugene se rappela :

Le soleil éclatant.

La table grossièrement assemblée.

Le chandail déchiré sur les épaules.

Et lui-même, Evgueni Petrov, étudiant en deuxième année d'architecture, attablé avec les autres étudiants d'une équipe de chantier.

La pause.

Sur la table, de la nourriture.

Bielomor (1)

Le thé.

Derrière eux une construction. Une grange à moitié recouverte de tôle. Les planches de pin fraîchement rabotées de la table brillent au soleil. Des gouttelettes de résine s'étaient figées en perles d'ambre, et elles fondaient à divers endroits et collaient au journal qui enveloppait la pauvre mangeaille.

Le thé, abominablement fort.

Le sucre, en petits morceaux.

La cuiller en aluminium, une pour tout le monde.

Une jeep arriva dans un grondement épouvantable. Stass, le chef d'équipe, en descendit. Il crie :

- Mecs, j'ai apporté de la bouffe !

Sur la table atterrit une boîte en carton. Il en tombe un sac en plastique contenant des cornichons salés, des macaronis, des conserves et d'autres choses.

- Et voilà, les mecs ! Regardez, un coup de pot !

Sur la table il pose un rouleau de papier mouillé.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Comment ce que c'est, de la saucisse de foie, j'ai fait la queue une heure. Ça ira bien avec le thé, avec la vodka aussi. Allez, cent grammes par prolétaire.

La saucisse de foie.

La rondelle de pâte fraîche odorante fond dans la bouche.

La rondelle de cornichon salé.

La gorgée de thé chaud sucré.

Tout va bien.

Le soleil.

Bielomor.

La fatigue dans les muscles.

Fermer les yeux. L'odeur des copeaux et de la terre mouillée. Ouvrir les lèvres qui n'ont pas embrassé de filles mais qui ont fumé plus d'un paquet de Bielomor. Laisser couler le liquide transparent et frais qui en quelques secondes se transforme en une vague chaude qui se répand dans tout le corps.

La saucisse de foie.

Ne pas ouvrir les yeux.

Un goût magique, incomparable.

La sonnerie du portable le sortit de sa torpeur. Eugene tira son téléphone de sa poche. « Yeah, yeah, no problem, I'm coming ». Eugene reboutonne son pantalon et sort vite. Il revient quelques secondes après et renifle. Il n'y a plus d'odeur.

L'AMOUR

(page 36)

TU ES A MOI

Elle avait imaginé ce coup malin il y a longtemps, mais elle ne s'en servait pas souvent, seulement quand un mec partait.

En bref, c'est tout simple.

Faire le ménage, laver le sol. De façon à ce qu'il y ait une odeur agréable partout, que ce soit propre.

Préparer de la bouffe. Tout dans des cocottes sur le balcon, et quelque chose sur la cuisinière, du chaud. Deux bouteilles de vodka au congélateur, une bouteille de blanc s'il ne boit pas de vodka. Et de la bière.

Prendre un bain, se laver comme il faut avec tous les shampooings possible. Se peindre la gueule, pas trop, mais ce qu'il faut.

Un parfum très léger.

S'habiller avec goût, mais rien de voyant.

Et l'essentiel, s'habiller de façon à se déshabiller vite et facilement. C'est important.

Attendre le soir.

C'est bien s'il fait frais, encore mieux s'il tombe une pluie fine.

Le contraste est alors plus marqué.

Un petit manteau.

Un petit sac.

Plutôt un foulard. Pas de parapluie.

Des chaussures à talons, pas trop hauts, mais à talons, c'est important.

En bref, le soir tombe.

Tu sors dans la rue. L'entrée est juste en face de l'arrêt de bus, c'est très commode. Tu fais semblant d'attendre le bus.

Et tu lances des coups d'œil très discrètement à un homme, tu choisis, et de ces idiots, il y en a des tas.

Voilà que tu as choisi celui dont tu peux faire le bonheur.

Mais il faut être attentive. Il ne doit pas être trop ivre ni trop vieux. Comme moi, dans les quarante – quarante-cinq ans, éventuellement jusqu'à cinquante. De préférence modeste. Qu'il soit évident que sa femme ne donne pas tous les jours. Un employé modeste, mieux un ingénieur.

Voilà la victime est choisie.

Tu marches derrière lui, tu l' observes.

Si tout se passe bien, alors tu le dépasses, comme si tu te dépêchais.

Et, comme si tu glissais ou si tu te tordais la cheville, tu tombes. Élégamment, pour ne pas filer tes bas et ne pas trop te salir.

Bien sûr, il vient à ton aide.

Il propose de t'accompagner, et ton entrée est à côté.

S'il est très pressé, il t'accompagne jusqu'à la porte de l'ascenseur.

Ce n'est pas celui qu'il nous faut.

Il nous faut celui qui viendra jusqu'à l'appartement, jusqu'à l'odeur appétissante et la chaleur, jusqu'au confort. Voilà celui qui nous convient, et même très bien. Celui qui aide à ôter son manteau et enlève le sien. Celui qu'attendent les pantoufles chaudes et les cigarettes sur la table. Voici celui qui nous convient.

Du thé, puis du borchotch avec de la crème fraîche et de l'ail. Et cela je sais le faire, bien sûr, je ne suis pas ukrainienne pour rien. Et puis la terrine de harengs et la galantine, bien sûr la vodka, allez, qui peut résister à ça – personne.

Il y a eu, c'est vrai, un, non, deux incidents.

Mais pourquoi se rappeler ces deux salauds, ces fripouilles, ces ignobles intellectuels.

En bref, l'homme comprend que l'endroit est accueillant et demande la permission de téléphoner. Et c'est bon signe.

Le téléphone est sur la petite table de la chambre.

Fermer la porte de la cuisine par décence, peu importe si l'on entend tout à travers. Mon chéri informe sa petite femme ou petite amie qu'il ne rentre pas, qu'il a un travail fou ou qu'il est retenu.

On dirait que la douleur à la jambe est complètement passée, mais il propose de regarder, il s'y connaît en entorses, il va vérifier qu'il n'y a pas de fracture. Il propose de faire un massage.

Il faut refuser le massage.

Et, après un temps dire que peut-être, un peu plus tard.

Et c'est alors que ses yeux s'allument.

Il se tend vers moi avec ses baisers, mais à ce moment-là il faut l'arrêter, dire que je veux une cigarette ou du vin. Voilà qu'il court, qu'il s'agite, mon chéri.

En général, il faut discuter, pourquoi se presser.

Je suis une femme seule, libre, j'ai tout mon temps.

D'autant plus que je suis chez moi.

Mais toi, mon chéri, si tu dois te presser d'aller quelque part, presse-toi.

Seulement, où vas-tu te sauver maintenant ? Hein ?

Voilà justement. Nulle part. Evidemment pas chez toi, avec tes enfants qui braillent, ta femme et ta belle-mère. Pas chez des amis alcooliques.

Tu ne peux aller nulle part.

Tu es à moi.

Ma fête va commencer.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 222)

LES CORNICHONS

Lioussia Petrova aimait beaucoup les cornichons. Souvent, elle allait dans ses plates-bandes et chantait :

« Ah ! cornichons, mes cornichons-on-on... »

Et dans le voisinage vivait le peintre Nicolaï. Il passait tout son temps dans sa cabane à peindre des paysages, pour les vendre ensuite. Mais personne ne les achetait.

Un jour, il en eut carrément assez de cette chanson des cornichons.

Il se réveilla tôt le matin et peignit en rouge tous les cornichons des plates-bandes.

Ce qui se passa ensuite entre eux, nul ne le sait.

Sauf que maintenant on voit souvent le peintre Nicolaï au marché Danilovski, avec un tonneau de cornichons.

Quant à Lioussia Petrova, on dit qu'elle a exposé à Soho.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 236)

*LA FETE DES COSMONAUTES**

- Vos récits n'ont pas de sens.
- Qui encore ?
- Et pas d'humour.
- Qui encore ?
- Je n'aime pas vos héros débiles.
- Qui encore ?
- Et c'est tout simplement de la merde.
- Qui encore ?
- On ne nous paie déjà pas la moitié de l'année.
- Qui encore ?
- Dites à Olenka que quelqu'un m'a trouvé le médicament. Vous m'entendez ?

Comme il est étrange !

- Revenons donc au livre. Qui encore ?
- Je l'ai lu et je n'ai rien compris. C'est vrai ce que ça raconte ou quoi ?
- Non. Qui encore ?
- N'importe quel imbécile peut écrire ça.
- Alors, écrivez.
- Je vais écrire alors.
- Qui encore ?
- Voyez, il se moque de nous tout simplement.
- Bon. Quelqu'un veut encore parler ? Je vous en prie.
- Salaud !
- Merci. Qui encore ?
- Mais comment peut-on éditer ça ?
- C'est édité à compte d'auteur. Quelqu'un veut parler ? Je vous en prie.
- Merci, j'ai beaucoup aimé.
- Qui encore ?

- Je n'aime pas le style. Et puis, je suis pêcheur. Et c'est quoi cette plaisanterie idiote sur la pêche ! Maintenant qu'il explique.

- Très bien. Qui encore ?

- Et moi, je veux le regarder dans les yeux.

- Vous verrez, vous verrez. Quelqu'un encore ?

- Salaud !

- Quelqu'un veut encore parler ?

- Moi j'aime ses histoires, en tout cas, c'est mieux que toute la pornographie qu'il y a à tous les coins de rues.

- Merci. Qui encore ?

- Dites à l'auteur de rendre les 500 dollars.

- A qui ?

- Il sait à qui.

- Très bien. Qui encore ?

- Sur les bandits, ce n'est pas mal, audacieux.

- Qui encore ? Alors personne ne veut plus parler ? O.K. Je dois vous souhaiter une bonne « Fête des Cosmonautes » de la part de l'auteur et vous remercier de votre participation à cette discussion. Vos remarques ont été enregistrées sur bandes magnétiques. Elles constitueront la base de l'un de ses récits. Merci, au revoir.

- Je l'avais bien dit que c'était un salaud.

L'ALIMENTATION

(page 75)

ET TOUT IRA BIEN...

Oui, évidemment, la vie est devenue beaucoup plus dure. C'était comment autrefois ? On touchait un salaire régulier, tout le monde avait une occupation quelconque. Et maintenant qu'est-ce que les gens ont dans leur porte-monnaie ? Presque rien. En général, d'une certaine façon, c'était plus tranquille. Et maintenant la vie est très compliquée. La nourriture, par exemple, ce que ça coûte, un vrai cauchemar. Et encore, c'est un peu plus facile en hiver, mais alors l'été, tout est de plus en plus difficile. Mais l'hiver, c'est un peu plus facile.

Pour donner de l'instruction à un enfant, combien de problèmes on a. Il n'y a pas longtemps, par exemple, j'arrive chez la professeur d'anglais. L'anglais, maintenant il faut l'étudier. Mais quoi, je compte l'argent pour mon enfant ? En général je suis prêt à tout donner pour mon enfant, même de l'argent. C'est qu'il est petit.

Alors voilà. On s'est déjà entendu sur le prix. Mais la professeur fait la tronche, elle a les yeux rouges. Je lui demande : « Qu'est ce qui s'est passé ? ». Elle me dit : « Mon mari a disparu la semaine dernière. Il est sorti, et c'est tout. Et maintenant il y a tant de meurtres, des gens disparaissent tout le temps. » Mais c'est un bon professeur, elle connaît parfaitement l'anglais, on me l'a recommandée. Mais elle fait tellement la tronche, je dois m'occuper de mon enfant, et là avec son mari, quelle merde. Si j'avais su avant. On aurait pu montrer son mec à mon partenaire pour qu'il n'y touche pas. Il n'avait pas particulièrement d'argent, seulement un beau blouson, rouge. Et puis, c'est toujours l'été, la chaleur, la canicule. A l'entrepôt frigorifique, les prix ont augmenté et il y a de plus en plus de cadavres, le temps de les préparer, le temps que la viande parte, combien de problèmes !

Eh oui, on est de plus en plus obligé de tuer, et les gens ont de moins en moins d'argent. La vie est devenue très difficile. En hiver c'est quand même plus facile, on les balance dans la cabane, pas besoin de louer un frigo, c'est toujours une économie. Mais l'été c'est un vrai cauchemar.

Eh oui, notre travail est dur. Mais que faire ? Une telle inflation et un tel chômage partout. Regardez le voisin Piotr, qui ne touche pas de salaire depuis déjà six mois, et il a une famille. Comment vivre ? On ne comprend pas. Je voulais lui proposer de travailler avec

nous. Et après je vois qu'il revient de l'église, l'idiot. Il faut faire quelque chose, mais pas prier Dieu.

Eh, une fois que j'aurai amassé de l'argent, j'achèterai un café à chachlik dans le centre. Mon partenaire travaillera et, moi, je ferai rôtir les petits chachliks. Les gens aiment bouffer, surtout de la viande. Si ça marche, on pourra s'acheter un frigo. Alors, pour la conservation, il n'y aura plus aucun problème. Alors j'inviterai la professeur d'anglais, je lui ferai manger des chachliks pour qu'elle ne se lamente pas.

Et tout ira bien !

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 232)

LE ROMAN

Il écrivait : « Et voilà, le roman est prêt. Il est devant moi, sur la table. Un grosse pile de feuilles de papier blanches couvertes de lignes régulières de lettres. Je transporte mon regard, devant moi une immense fenêtre, qui couvre presque tout le mur, et de l'autre côté les sommets des arbres – des pins, non, des tilleuls, non, des pins, non, des tilleuls... Des pins, et derrière les pins – de l'eau. De l'eau avec une allée ensoleillée qui court jusqu'à l'horizon. Jusqu'à l'horizon ? C'est la mer ? Non, c'est un fleuve, non, la mer, non, un fleuve. Non, c'est un fleuve, un large fleuve, dont on voit la rive à l'horizon. Une rive coupée de collines, couverte de tilleuls. Ciel clair, environ cinq ou six heures. Non, cinq, non, six. Bon, cinq et demi. Dans la chambre est entrée une jeune fille, grande, aux cheveux blonds bouclés, dans une longue robe bleue. Elle s'approche de moi par derrière et me serre les épaules. Elle me propose du thé. Comme c'est étrange, je n'entends pas sa voix. Etrange. Peut-être qu'elle est muette ? D'ailleurs, qui est-elle ? Mais, espèce de nigaud, c'est ta femme. Ah ! oui, c'est vrai, c'est ma femme aimée. Seulement, je ne sais pas comment elle s'appelle. En fait cela a peu d'importance. Je l'embrasse et la remercie. Mais c'est étrange, je n'entends pas ma voix. Peut-être que je suis muet. Mais nous nous aimons et nous comprenons sans mots. Pourquoi des mots si nous nous aimons ? Les mots. C'est tout simplement drôle. Les mots. En essayant de définir quelque chose par les mots, nous commettons toujours une faute. Les mots – c'est grossier et vulgaire. Les mots. Maintenant je comprends pourquoi je suis muet. Je suis écrivain, pas poète. Seul le poète peut s'approcher de la précision des mots que l'on utilise à haute voix. Voilà. Oui. La jeune fille va dans la cuisine. Je reste seul. Mon roman est devant moi. Le travail est accompli. Je ne me suis jamais senti aussi bien au cours de ces deux années. C'est étrange, mais je n'entends rien, c'est étrange. Et quelle différence, j'entends, je n'entends pas. Je touche l'imprimante, elle est encore chaude, ma fidèle imprimante laser Epson, non, Canon, non, Epson, non, Canon. Mais pourquoi Epson ? Pour autant qu'on puisse l'expliquer, Epson a toujours fait mieux dans le domaine des imprimantes. Et Canon a fait des photocopieuses, et encore pas les meilleures, et des appareils photo ensuite, toujours Canon. OK., Epson. Puis j'éteins l'ordinateur. Et quoi comme ordinateur ? Mac ou PC ? Bien sûr PC, pas Mac. Mais pourquoi ? Stupide, toutes les maisons d'édition du monde travaillent sur Macintosh, et toi sur PC. Nigaud ! OK, Mac. Et où est la jeune fille, c'était si agréable quand

elle m'enlaçait. Calme-toi, elle est dans la cuisine, ensuite tu es son mari. Et oui, c'est vrai. Ecoute, tu es bien avec moi. Bien. Alors pourquoi est-ce que tu te rappelles tout le temps la jeune fille ? Elle est dans la cuisine, elle est ta femme, et moi – c'est toi. Restons à deux et ne laissons entrer personne. Nous pouvons toujours nous entendre. Ne laissons entrer ni un troisième, ni un quatrième, ni... Non, non, non. Cela a déjà été comme ça une fois, j'étais sur le point de devenir fou, ils ont tous tellement braillé. Oui. Mon roman est enfin prêt... »

Il entendit :

- Allez ! Tout le monde au lit, vite. Inspection ! Comme ça pue chez vous ! J'ai dit qu'il n'y a que chez les niais qu'ils puent comme ça, mais on ne me croit pas. Oh, Lénine ! Ouvre un vasistas, tu es à côté ! Voilà. Bon, c'est le bordel chez vous, qui est de service ? Qui ? L'écrivain ? Bon. Comment ça va, l'écrivain ? Tu écris toujours ? Bien. Quoi ? Je te l'ai dit, n'écrire que dans les vieux journaux. Je vois, tu as déjà bâclé un roman entier. Bien. Quand est-ce qu'on édite ? Allez l'écrivain, du soufre dans les veines, pour les sensations fortes. Quoi, tu as peur ? La voilà, l'intelligentsia puante. Ne pleure pas, l'écrivain. Je plaisantais. Si vous avez envie de vivre dans la merde, allez-y. Et des vieux journaux, si tu veux !, je t'en apporterai tout un paquet, j'en ai plein qui traînent dans le hangar. Bien sûr, vous n'êtes pas des êtres humains, mais je respecte les écrivains. Qui a écrit « Salle de soins N°6 » ? Oui ? Exact. Anatoli Petrovitch Tchekhov.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 223)

UNE HISTOIRE TRISTE

C'est une histoire triste. Toutes les histoires ne peuvent pas être gaies. Mais que peut-elle être, si le discours porte sur un morceau de bois pourri. Oui-oui. Le morceau de bois pourri traînait sous un banc dans le parc. Et cela n'était dû qu'au fait que les balayeurs étaient paresseux et que personne ne nettoyait rien sous les bancs, et si quelqu'un avait balayé, ça aurait été avec une telle mollesse que le bout de bois aurait pu rester là jusqu'à ce qu'il soit définitivement pourri. Et qu'y avait-il de remarquable dans la vie de ce bout de bois ? Beaucoup. Il était tombé de la partie inférieure d'un chêne proche. Et à l'époque où le morceau de bois était jeune, c'était une solide branche brun-vert du jeune chêne. C'était il y a bien longtemps. Les pionniers amenaient les jeunes chênes des pépinières, jusqu'à la guerre. Le jour de l'anniversaire d'Ilitch, on avait planté une allée dans le parc. En face du chêne, d'où était tombée notre branche, on avait planté une plaque commémorative. Cette plaque sauva le jeune chêne de la mort. C'était la guerre. A Piter, il faisait froid et c'était le siège. On abattit l'allée, on ne laissa que le jeune chêne d'Ilitch. Jusqu'à maintenant le chêne d'Ilitch est présent dans le Parc de la Victoire, monument vivant de l'histoire, et en dessous il y a un banc. Et sous le banc, la branche. Et sur le banc dans la journée des grands-mères et des jeunes mères. Le soir des couples se serrent et s'embrassent, et la nuit les ivrognes dorment sous des journaux. La branche en a vu beaucoup, dans tous les genres, elle était au courant de toutes les nouvelles, parfois tragiques, parfois comiques. Tout aurait continué ainsi, si, un jour, un homme n'était pas venu dans le Parc de la Victoire, s'il ne s'était pas assis sur le banc, s'il n'avait pas ouvert un petit carnet et s'il n'avait pas commencé à dessiner. Et voilà que le crayon tombe sous le banc, directement sur notre morceau de bois. En cherchant son crayon sous le banc, l'homme découvre le morceau de bois et s'écrie : « Oh, quelle merveille, Seigneur ! Quelle beauté ! Bistre tacheté, terre de sienne foncé et vert émeraude. Quelle merveille ! C'est exactement ce qu'il me manque dans ma dernière œuvre ». L'homme était peintre. Il s'appelait Piotr. Il enveloppa la branche dans du papier et se précipita dans son atelier. Et là, au travail. Il travailla toute la nuit. De temps en temps il examinait notre morceau de bois. Au matin, le tableau était presque prêt. Vous allez me dire : c'était un beau paysage d'automne. Et je vous dirai : non, c'était le portrait du morceau de bois. La branche triomphait. Elle était posée sur un petit coussin de velours, au centre de la table. De temps en

temps, Piotr la prenait tendrement dans ses mains et c'est tout juste s'il ne lui avouait pas son amour. Combien de mots étonnants entendit notre branche pourrie ces jours-là. Elle commença à étinceler de bonheur toutes les nuits. Sans prévenir, Piotr prépara ses affaires et partit pour la maison des artistes. La branche resta toute seule. Les journées d'été étaient torrides. La branche pourrie se dessécha complètement de chaleur et d'angoisse. Soudain apparut une bande de jeunes gens menée par Volodia, le fils de Piotr. La table fut garnie de bouteilles de vin et de boîtes de conserves. Sur le velours vert, on posa le pain. On jeta la branche pourrie par terre. Ce soir-là, on marcha dessus cinq fois et on finit par la pousser dans le coin de la cheminée. Le peintre revint au bout d'un mois. Il arpenta longtemps l'atelier, le coussin de velours à la main, cherchant son trésor des yeux. Mais il ne le trouva pas. Ce n'est qu'un soir d'automne que le peintre alluma la cheminée et remarqua par hasard la branche. Il la ramassa. Il resta assis avec elle toute la soirée, perdu dans ses pensées. Il la réchauffa à la chaleur de ses mains qui sentaient le tabac de luxe et la peinture à l'huile. Notre branche pourrie blottit tout son petit corps dans sa paume caressante, et il lui sembla que le peintre sentait qu'elle pensait à lui. En réponse, il la caressa. Comment se termine l'histoire ? Comme il se doit. L'artiste jeta son trésor dans la cheminée et regarda longuement les petits charbons qui s'éteignaient. L'âme de notre morceau de bois s'en échappa et plana une dernière fois au-dessus de la tête du peintre, et entra dans la terre de sienne brune et le vert émeraude du superbe paysage. Voilà tout. Là-dessus, peut-être, on peut clore cette histoire véridique.

L'ALIMENTATION

(page 82)

L'ANNIVERSAIRE

Lydia Ivanovna tâtonna de la main sur la table, trouva ses vieilles lunettes aux verres épais, prit dans une main sa canne, dans l'autre son sac, sortit de son appartement communautaire, appela l'ascenseur, descendit et se retrouva dans le Vieil Arbat, plein de bruit et de braillements.

Elle n'était pas obligée d'aller loin, d'ailleurs il lui était pénible de se déplacer, le magasin était à côté. « Diététique », où, avant, il y avait toujours de la crème et du fromage blanc frais, peu de gens et des vendeuses attentionnées, était maintenant complètement envahi d'articles d'importation que des jeunes épouses maquillées vendaient avec vivacité. Les gens allaient et venaient dans tous les sens, sans un seul regard vers les vitrines. Sous les vitres des meubles réfrigérés, il y avait des viandes fumées, des saucisses, des jambons, bien emballés. Ils étaient entiers, coupés en tranches. Ils avaient l'air très savoureux si l'on ne regardait pas le prix, le prix était effrayant, et il semblait impossible que de la nourriture puisse coûter autant. Lydia Ivanovna continuait à s'étonner de tout cela en dépit de son grand âge. Lydia Ivanovna dépensa le quart de sa retraite pour acheter cinq cents grammes de son cervelas habituel, un peu de beurre, cent grammes de fromages et elle rentra chez elle.

En sortant du magasin, elle s'aperçut qu'il était déjà trois heures et demie, et Sergueï devait passer à quatre heures, son neveu bien-aimé, un jeune homme intelligent et attentionné. Et il ne devait pas passer simplement comme il le faisait parfois, mais il était invité pour l'anniversaire de Lydia Ivanovna. Elle passait aujourd'hui le cap des soixante-dix-huit ans.

En arrivant au perron, deux personnes dépassèrent Lydia Ivanovna, un homme et une femme. Ils riaient de façon provocante et traînaient des paquets bourrés de provisions. « Des nouveaux Russes, voilà ce que c'est », pensa Lydia Ivanovna.

Dans sa maison, deux étages étaient déjà installés. Les nouveaux riches voulaient avoir de grands appartements dans le centre et ils divisaient les logements communautaires. « Tout revient à sa place, - Lydia Ivanovna se rappela la vieille sagesse. – Oui ». Et elle entra dans l'ascenseur. Les yeux de Lydia Ivanovna ne s'habituaient pas immédiatement à la semi-obscure et elle ne trouva pas tout de suite le bouton de son étage. Elle appuya dessus, l'ascenseur se mit à s'élever lentement. En sortant de l'ascenseur, Lydia Ivanovna baissa les

yeux par hasard. Et...oh, qu'est-ce que c'est ? Sur le sol se trouvait le morceau de saucisson qu'elle venait de voir dans le magasin derrière la vitre du meuble réfrigéré. Du saucisson fumé, encore dans son papier. « Aujourd'hui j'ai de la chance, pensa-t-elle, les nouveaux Russes l'ont sûrement perdu ». L'ayant fourré dans son sac, Lydia Ivanovna se pressa de rentrer chez elle.

Sergueï arriva à quatre heures. Il aimait sa vieille petite tante. Lydia Ivanovna fut terriblement ravie de son cadeau : une belle bouilloire nickelée qui arrivait fort à propos.

- Grâce à elle, nous allons boire du thé, avec des petits gâteaux, dit-elle en souriant et elle alla brancher la bouilloire.

Sergueï regarda tout autour, la chambre était propre et bien rangée, sur la table il y avait de modestes zakouski. Sergueï s'approcha un peu et remarqua avec étonnement qu'il y avait sur la table un étron posé sur une assiette, décoré d'un brin de persil.

- Quelle tuile ! – Sergueï était estomaqué.

Lydia Ivanovna arriva, la bouilloire neuve à la main, servit le thé et proposa de s'asseoir à table. Une fois assis, Lydia Ivanovna se mit à raconter sa visite au magasin et ce qu'elle y avait vu. Et soudain elle désigna l'étron et proposa à Sergueï de goûter.

- Et où est-ce que tu l'as trouvé ? – demanda-t-il. Sa tante se troubla et raconta tout avec franchise.

- Lydia Ivanovna, ma chère tante, est-ce que je peux vous demander un service ?

- Bien sûr, Serioja, demande.

- Lydia Ivanovna, aujourd'hui, nous avons une soirée et je n'ai rien à apporter. Est-ce que je peux emporter ce saucisson au foyer ?

- Seigneur, Serioja, qu'est-ce que tu dis ! Bien sûr, cela me fera plaisir.

- Merci, je vais l'emballer dans la cuisine.

- Laisse, je vais le faire.

- Non-non-non. C'est votre anniversaire.

Il se leva, prit l'assiette et alla directement aux toilettes.

EN BREF

Page 274

DE PARTICULIER A PARTICULIER

Un type est allé à Moscou.

A la gare, il a acheté le journal « De particulier à particulier ».

Il a longuement parcouru Moscou. A un moment, il a eu très envie de faire caca.

Et il ne voyait pas où.

Il est entré dans un immeuble. Il a étalé le journal par terre. Il a fait ce qu'il avait à faire, il a replié le journal en petit paquet et l'a mis dans son sac. Il pensait le jeter ensuite. Mais il a oublié.

Il a encore sillonné la ville. Il n'a rien trouvé. Il était fatigué.

Il s'est assis sur un banc et s'est endormi.

Quand il s'est réveillé, plus de sac.

- Et voilà – la merde de particulier à particulier, a-t-il pensé.

Il a acheté un billet de train et il est reparti.

EN BREF

(page 275)

CHALEUR

Ermolaï agitait régulièrement son fouet pour chasser les mouches.

La chaleur stagnait.

Les vaches paissaient stupidement dans le pré.

Ses yeux se fermaient tout seuls.

Dans le ciel retentit un grondement.

Un lourd avion de ligne, fumant, perdait de l'altitude.

Ermolaï suivait paresseusement son vol.

Une explosion sourde retentit au loin, dans la forêt.

– Tous les jours la même chose, - bougonna mollement Ermolaï en se retournant sur le côté, et il s'endormit.

EN BREF

Page 290

Il était tôt. Environ cinq heures.

Broussnikine conduisait le tramway et s'endormait de temps en temps.

Quand il est arrivé au dépôt, son chef lui a dit :

Ecoute, Broussnikine, j'en ai marre. C'est toi qui vas nettoyer le sang et les os.

DESTINS

(page 115)

LA VISITE

Il s'arrêta devant la porte. Oui, toujours la même peinture, pleine de fissures par endroits, toujours le même numéro décoloré. Le tintement familier de la sonnette éveilla ses souvenirs. Ça lui paraît si proche, mais il y a déjà plus de dix ans qu'il a terminé l'école. Mais la porte de la maison d'Olga Petrovna, la vieille institutrice bien-aimée, restait pour lui quelque chose de proche et de cher. Même son cœur battait plus fort et une vague de chaleur emplit sa poitrine quand il entendit le bruit des pas de sa vieille et fidèle amie.

La porte s'ouvrit largement, et un sourire ravi s'épanouit sur le visage de la femme d'un certain âge.

Ils s'embrassèrent.

- Mais pourquoi tu n'as même pas téléphoné ? – commença à se lamenter Olga Petrovna.

- C'est que je ne savais pas si je pourrais venir, - se justifia-t-il. - Et Svetka vous a préparé un pot de confiture de framboises.

- Tu es fou ! Pourquoi ça ? Et dire que j'ai encore honte d'avoir failli la faire redoubler.

- Vous auriez peut-être bien fait. Elle fait toujours des fautes quand elle écrit.

- Les fautes les plus graves dans la vie ne sont pas les fautes d'orthographe, crois-moi.

Voilà comment se retrouvèrent les vieux amis. Ils burent du thé et se rappelèrent les enfants de la classe.

- Et Semenov ?

- Dans la presqu'île de Kola, à la station atomique. Il m'a téléphoné il y a peu de temps du PC de commande. Au fait, il a divorcé.

- Et Grigoriev ?

- Aussi dans une station atomique, dans la région de Piter (1). Divorcé aussi.

- Mais qu'est-ce qu'ils ont ? Quels destins – dit pensivement Olga Petrovna.

- C'est qu'à la station, c'est tous les jours la même chose, la même chose. L'homme travaille, et que peut faire la femme ? C'est comme ça qu'on devient fou.

- Non, Serioja, ça ne va pas. Et les livres, et l'enfant ? Est-ce que ça ne peut pas satisfaire l'âme ?

- Ça peut, mais pas longtemps, - dit Sergueï en avalant une gorgée de thé avec la délicieuse confiture de framboises. – Oui, la vie passe, passe la vie, mais, en tout cas, le plus intéressant et le meilleur, c'était à l'école. Comme nous étions drôles, naïfs. Vous vous souvenez ?

- Bien sûr. Bien sûr, je me souviens. Quel bonheur ça a été de travailler presque quarante ans à former à la vie tant de beaux enfants. Je regrette que tu ne sois pas devenu professeur.

- Mais il faut avoir un talent, comme vous, Olga Petrovna. Et je ne l'ai pas.

- Non, Serioja, tu avais les capacités, il aurait simplement fallu les développer à temps et cela aurait marché, crois-moi.

- On ne refait pas l'histoire. Mon diplôme d'ingénieur m'a servi aussi. Le travail me plaît et les gars s'entendent bien. L'équipe s'est bien composée, un pour tous et tous pour un. C'est rare de nos jours. Au fait, j'ai oublié de m'en vanter, j'ai obtenu un appartement.

- Vraiment ? Mais quel bonheur ! Félicitations !

- Oui, il est bien. Deux pièces c'est vrai, mais très lumineuses. Quand Sacha grandira, on me donnera peut-être trois pièces.

- Comme je suis contente pour toi, mon Dieu ! Je me souviens très bien quelle joie ça a été, avec feu Piotr Fedorovitch, quand on a eu un appartement. C'était l'époque où on avait de la considération pour les instituteurs. C'est un petit immeuble, peut-être pas terrible, mais au moins l'usine l'a construit et nous a donné un appartement.

Le soir tombait.

Olga Petrovna n'alluma pas la lumière, mais une bougie. Immédiatement, ce fut chaud et douillet.

« Nous, à la maison, nous n'allumons jamais de bougie », pensa Sergueï.

Un fracas de vaisselle retentit dans la cuisine, Olga Petrovna allait préparer quelque chose pour le dîner.

- Je peux vous aider ? - demanda Sergueï.

Olga Petrovna apparut dans l'embrasure de la porte, souriante et une serviette à la main.

- Oui, Serioj, si ça ne te dérange pas, - dit-elle d'une voix douce. – Allons-y.

Et Sergueï suivit l'institutrice dans un couloir sombre jusqu'à la porte d'un débarras, ils descendirent au sous-sol par un escalier en briques.

Ce qu'il découvrit l'estomaca :

D'immenses pièces voûtées, faiblement éclairées, se succédaient. Des gens en loques, aux fers, grouillaient en bas, traînant des blocs de pierre. Il reprit ses esprits quand une énorme main se posa violemment sur son épaule.

Deux géants étaient derrière lui. Des menottes claquèrent. Un des deux articula mollement : « Alors, tu voulais aider ? Eh bien, allons-y ! »

(1) « Piter » : en langue parlée, abréviation de Saint Pétersbourg.

DESTINS

(page 143)

LA PROPLETE

Foma était vieux et sage, et toutes les punaises du canapé le respectaient. Il avait survécu à trois désinfections. Personne n'avait survécu, de ses parents et de ses vieux amis. Ses trois yeux droits ne voyaient rien. Et ses pattes remuaient à peine, mais il pouvait encore ramper. On prenait soin de Foma, on lui apportait de la nourriture : des miettes, du sang séché et du sang en conserves. On avait bouché les trous de son terrier avec de minces pellicules de cuir chevelu. Le mobilier était tressé en débris de cheveux. Les punaises avaient plein de choses. Tout ce qu'il y avait dans la maison de Foma, c'était des cadeaux.

Foma était d'une équité et d'un bon sens exceptionnels. Les gens venaient chez lui pour lui demander conseil. Foma réconciliait, il soignait même. Un jour, Prokhor vint chez Foma.

- Foma, je veux émigrer. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Que dire ? Tu fais comme tu veux. Je peux seulement te raconter comment ça s'est passé pour moi, et décide toi-même.

Et il raconta :

- C'était il y a longtemps. Zoïa, ma petite femme bien-aimée, était encore vivante. Nous vivions alors dans un canapé d'angle chez un nouveau russe. Il n'arrêtait pas de voyager dans le monde entier. Et voilà, nous avons décidé d'aller voir le monde avec lui. Notre hôte s'appelait Fedor. Zoïa et moi nous étions faufiletés dans une de ses cravates. Fedor a mis longtemps à trier ses cravates. Nous nous sommes enfin trouvés au nombre des élus. Finalement, nous avons eu la sensation d'avoir de la chance. Mais il est clair que nous ne sommes pas restés dans la cravate. Dans la valise, nous avons décidé de déménager dans les chaussettes. Nous avons décidé que si Fedor était invité chez quelqu'un et que l'endroit nous plaisait, nous y resterions, le sol est si près. Nous nous sommes d'abord retrouvés dans un hôtel, et on avait envie de regarder. C'était quand même l'étranger. Nous sortons en rampant, nous reniflons, ça sent bon. C'est nouveau. Tout est nouveau, le canapé en velours vert, au mur un beau tableau, mais incompréhensible, sur la table des fleurs. Tous comptes faits, nous avons laissé nos chaussettes et nous avons décidé de rester à l'hôtel le premier jour,

d'inspecter. Fedor partit tôt. Nous rampons, nous rampons, en bref, nous profitons. Dans un coin du canapé nous avons trouvé des miettes très savoureuses, dans l'autre du tabac. J'y ai goûté et tout a commencé à tourner autour de moi. En bref, de l'herbe – du poison. Zoïa, bien sûr, ne m'en a pas empêché. Nous rampons plus loin. Soudain une fille de ménage entre et commence à tout ranger. Nous ne nous y attendions absolument pas. Nous, de toutes nos forces, nous courons vers la valise. Elle, avec son aspirateur et son chiffon, elle nettoie tout, comme une folle. Je n'avais encore jamais vu ça. J'en ai vu de toutes sortes des femmes de ménage. J'ai même bu le sang sucré de certaines pendant qu'elles dormaient au lieu de faire le ménage. Mais celle-ci, je te le dis, elle était tout simplement cin-glée. Nous nous étions à peine glissés dans le petit trou de la serrure de la valise que soudain la fille a tout arrosé d'une espèce de saleté de spray et s'est mise à retourner et à essuyer la valise. En gros, nous avons été secoués jusqu'à être collés dans le lubrifiant de la serrure. Finalement, on est restés collés longtemps. Ce poison de spray nous a fait l'effet d'un somnifère violent : visiblement la fille voulait qu'on ne se réveille pas du tout, mais elle ne savait pas de quel pays nous venions et ce qu'est le « Chlorofos » (1) par exemple. En bref, nous avons repris connaissance à la maison sur le divan de coin natal. Tu sais, après ce voyage, j'ai compris beaucoup de choses.

Il y eut un silence.

- Merci, Foma. Moi aussi, il me semble que j'ai compris quelque chose.

- Et quoi ?

- Quoi quoi ? Que c'est très risqué. J'en ai dix-sept. Et en général des gars. Ils veulent se marier. Ils veulent des nanas étrangères. Les nôtres, celles de nos divans, ne leur plaisent plus, vois-tu.

- Tu sais, Prokhor, ne les arrête pas. Qu'ils partent, s'ils veulent. Peut-être que là-bas ils trouveront leur bonheur. Seulement dis-leur qu'à l'étranger, il y a la propreté. Et pour les punaises, tu sais ce que c'est que la propreté.

- Pour les punaises, la propreté c'est la mort. C'est ce que je leur dirai.

(1) : Chlorofos : insecticide datant de l'époque soviétique, à l'odeur très forte, extrêmement toxique.

DESTINS

(page 120)

MERCI A UN AMI

C'était un type qui avait des problèmes dans sa famille. Quels problèmes ? Eh bien, que sa femme était une idiote et une emmerdeuse. Scènes, querelles, parfois il la battait légèrement, comme ça, pour lui apprendre. Mais toujours en vain.

En somme, il en avait assez de cette vie. Voilà qu'il décida de demander conseil à son ami sur ce qu'il devait faire.

Il acheta une bouteille, ils se retrouvèrent.

Il lui raconta longuement sa vie, y compris la face cachée, pour que tout soit clair et qu'il soit plus facile de donner un conseil.

- Alors, mon vieux, qu'est-ce que t'en dis ? – demanda-t-il finalement.

- Ben quoi, divorce, bien sûr.

Puis il réfléchit et ajouta :

- Peut-être que moi aussi je devrais divorcer ?

- Ça va pas, ta Lioudka est superbe, muette comme un poisson, elle fait tout, et puis il y a le petit Vassia.

Le plus drôle, c'est que l'ami divorça vraiment peu de temps après et que ce type vit toujours avec son emmerdeuse, et ça va.

Ils s'injurient, à vrai dire.

DESTINS

(page 147)

LA VERITE DE GRAND-MERE KLAVA

Piotr marche sur la route.

Et Grand-mère Klava est assise sur un banc.

- Où tu vas comme ça, Piotr ? – elle demande.

- Eh bien, au travail.

- Oh Piotro, quelle mauvaise idée d'aller travailler. En travaillant tu ne deviendras pas riche, en travaillant tu deviendras bossu.

Piotr eut un demi sourire et il continua son chemin.

Et justement Piotr est tombé d'une machine à l'époque des semailles et il s'est cassé la colonne vertébrale.

Il est resté longtemps à l'hôpital.

Maintenant il est bossu et il marche avec une canne.

Svetka la coiffeuse l'a quitté pour Valka, qui conduit le camion de lait.

Piotr a quitté son travail.

Il a vendu la voiture.

Il a eu des accès d'ivrognerie.

Et voilà que Grand-mère Klava est morte.

Piotr creuse la tombe, soudain il sent quelque chose de dur, il regarde : une cruche, et dans la cruche, de l'or, des diamants.

Piotr eut un demi sourire.

Grand-mère Klava avait raison.

DESTINS

(page 159)

LA SAGA DU MARAIS

Sacha avait deux bonheurs dans la vie, le nouveau « Biélarusse » et sa copine Lioussia.

Un jour, après le travail, Sacha marche le long du marais, il cueille des fleurettes, il pense à Lioussia.

Soudain il voit Sylvain qui rit.

- Alors, Sacha, tu es amoureux ? Et où tu vas bien pouvoir vivre avec Lioussia. Sous le tracteur ?

Sacha tire brusquement de sa sacoche une clef plate et frappe Sylvain sur la tête.

Et là Sylvain dispaît.

Sacha continue son chemin.

Il est plongé dans ses pensées.

« Où est-ce qu'on va vivre avec Lioussia ? Et avec quoi ? Cela fait bien déjà six mois que je n'ai pas été payé. »

Soudain, voilà de nouveau Sylvain.

- Pas besoin de me faire ça. Je voulais juste t'aider. Te montrer où est caché un trésor.

- Où ?

- Là, une petite valise dépasse dans les canneberges.

Sacha bondit dans le marais et se noie.

Un jour la vieille Grand-mère Katia vient dans le marais avec son panier d'osier pour cueillir des canneberges.

Soudain devant ses yeux : une petite mallette.

Elle ouvre.

Et là, il y a de l'argent étranger, beaucoup, et une espèce de carte.

Grand-mère Katia est rentrée dans son isba et a tout caché dans la cave.

Et quand son neveu est venu, elle lui a tout donné.

Vova terminait la fac de géologie.

Vova revint six mois plus tard et acheta tous les marais des alentours.

Vova fora un trou dans le marais, il en sortit du gaz.

Maintenant Vova vole au-dessus de ses marais en hélicoptère, il surveille l'extraction du gaz.

Vova s'est construit une maison avec une tourelle.

Dans la tourelle vit Grand-mère Katia, elle boit du thé. Dans la tourelle, il y a un ascenseur.

Vova s'est marié avec Lioussia.

Et il a accroché dans le salon un immense tableau. Sacha, avec son bien-aimé « Biélarusse » et une clef plate à la main.

NdT : « Biélarusse » : marque de tracteur.

DESTINS

(page 149)

RENCONTRE DANS LE PASSAGE SOUTERRAIN

Semion sortait en traînant du « Parc de la Culture », il avait pris le passage souterrain en direction d'Ostojenka, alors qu'il aurait pu sortir directement par la radiale. Quelle différence, pensa Semion, il y avait autant de foule là-bas qu'ici. Soudain, quelqu'un l'appela. Bah ! c'était ce Gocha. Gocha, avec une superbe nana. Bravo, pensa Semion.

Gocha se distinguait toujours par son allure sportive, son énergie et son sourire charmant. Il y a quelque temps, alors qu'ils étaient encore étudiants, il avait demandé à Gocha :

- Qu'est-ce qui te plaît plus que tout, mon vieux ?

Gocha avait réfléchi une minute, puis il avait souri, montrant une rangée de dents blanches et régulières, et avait dit :

- Eh, mon vieux ! Les belles bagnoles, les filles et le sport. Non. Les filles, le sport et les bagnoles.

Puis il avait réfléchi encore un peu et avait ri :

- Non, non. Le sport, les filles, les bagnoles.

Gocha avait toujours eu, depuis son enfance, et les bagnoles, et les filles, et il faisait du sport depuis l'âge de six ans à peu près. Il ne pouvait pas vivre sans piscine, y allait tous les jours et il était maître ès sports.

Et que dire de Semion ? C'était en principe un bon garçon, un peu dégingandé, avec des lunettes. Ce qu'avait et ce qu'aimait Gocha, Semion ne l'avait pas. Et il n'en avait pas besoin. Semion était philosophe. Cette rencontre dans le souterrain était inattendue et plaisante. Depuis la fin de l'université, il s'était déjà écoulé plus de cinq ans .

- Waouw, Semion !

Gocha courut vers lui et lui tapa vigoureusement dans la main.

- Salut mon vieux !

La copine de Gocha sourit et resta à l'écart. Gocha la présenta immédiatement. C'était Lena.

- Salut.

- Comment ça va ? Comment va la vie ?

- Rien d'extraordinaire, je travaille. Et toi ?

- Pour moi, tout va très bien, mon vieux. Avec une fille pareille, est-ce que ça pourrait aller mal ?

Et Gocha désigna Lena du regard. Semion se troubla et Gocha le remarqua, et comme toujours il rit.

- Ecoute, là on est pressés. Allez, tu m'appelles, on se voit, on bavarde. OK ?

- OK.

Semion tendit la main à Gocha pour lui dire au revoir. A sa surprise, Gocha prit soudain la posture d'un boxeur et commença en souriant à lui porter une série de coups légers dans la poitrine, sur les épaules. Semion restait là, tout bête, ne sachant comment réagir. La charge sportive de Gocha s'arrêta quand, de façon inattendue, il frappa Semion au visage. Les lunettes tombèrent et, immédiatement, quelqu'un marcha dessus. Semion entendit le cri de Lena : « Gocha, qu'est-ce qui t'arrive ? » Gocha restait là, désespéré, ne sachant que faire. Une seule pensée tournait dans la tête de Semion : « Pourquoi devant la fille, devant la fille, pourquoi ? » Sans comprendre ce qu'il faisait et sans s'y attendre lui-même, Semion frappa violemment Gocha. Où ? Il ne le vit pas. Il se retourna et sortit dans la rue en écartant les passants.

Bien entendu, Semion n'appela pas Gocha, et Gocha n'appela pas Semion pendant plusieurs années.

Un jour, Semion rencontra Piotr, une relation commune. Piotr raconta que, trois ans plus tôt, Gocha était tombé, peut-être dans le métro, peut-être dans le passage souterrain. Il s'était cassé le bras, par malchance celui-ci s'était mal ressoudé et il avait un problème à l'articulation,. Tous comptes faits, on l'avait opéré, et, apparemment, pas qu'une fois. Maintenant, il avait abandonné le sport, il ne pouvait pas conduire une voiture, il s'était marié et, apparemment, avait divorcé. Il vivait avec sa mère.

Semion se sentit terriblement honteux et il décida de téléphoner à Gocha. Il téléphona. C'est la maman qui décrocha. Elle dit que Gocha n'était pas là, qu'il était parti arbitrer un concours de natation dans une autre ville et qu'il rentrerait dans quelques jours. Semion s'excusa et dit qu'il rappellerait.

DESTINS

(page 122)

CHAMBRE AVEC CHEMINEE

Ma tante vivait dans un appartement communautaire et je lui rendais parfois visite. La malheureuse femme, qui avait toujours été vieille fille, en avait vu de toutes les couleurs dans sa vie. Elle était très heureuse que je vienne et il m'était toujours agréable d'avoir des relations avec une personne intelligente et cultivée. Je passais chez elle peut-être une fois par mois. Et quand je commençai à être longuement absent Moscou, ce fut encore plus rare.

Elle vivait dans un vieil appartement communautaire immense, dans une maison construite au début du siècle, belle et très délabrée. Dans son appartement il y avait même une cheminée, dans une chambre qui était presque toujours fermée. Parfois le propriétaire apparaissait dans cette chambre – Vitek, un alcoolique d'un âge indéterminé. J'étais toujours étonné par l'étrange expression de ses yeux dans un visage couvert de taches pigmentées.

Une fois où j'étais passé, je croisai Vitek. Il voulut se réfugier dans sa chambre, mais je lui demandai de me montrer la cheminée. Silencieux, il me laissa entrer dans sa chambre. Grande, quarante mètres carrés, avec deux fenêtres, même dans son état effrayant de délabrement, elle faisait impression. L'énorme cheminée ne fonctionnait plus depuis longtemps et était littéralement bourrée de livres. Des livres traînaient aussi dans les coins. J'en ramassai un. C'était un volume assez épais de linguistique. Je levais des yeux étonnés vers le propriétaire, mais Vitek me retira le livre des mains, le jeta dans la cheminée et demanda : « C'est tout ? » Je le remerciai et m'en allai.

Ensuite je commençai à en savoir plus sur Vitek par ma tante. Elle me raconta que, environ trente ans auparavant, c'était un jeune homme convenable, un linguiste. Qu'il était entré dans cette chambre grâce à un échange, après son divorce, et qu'il était très tranquille, doux, qu'il était très occupé, se conduisait avec modestie, l'image d'une vie assez retirée. Jusqu'à ce qu'il commence à boire. Et maintenant, il boit constamment, souvent il disparaît longtemps on ne sait où. « Mais il ne fait pas de bruit, ce qui est important, ajouta ma tante et elle sourit. – Mais qu'est-ce que tu lui veux ? » - « Rien de spécial, il est un peu bizarre ». « Oui, c'est vrai », dit ma tante et elle devint pensive. Nous bavardâmes encore un peu et je partis. Cette année-là, je fus obligé de m'absenter longtemps. En réalité, je revins à Moscou pour deux semaines et je repartis. Je pus seulement téléphoner à ma tante. Elle était malade,

mais ne parla pas de sa maladie et n'arrêta pas de m'interroger, comment c'était là-bas, dans les pays lointains. Ainsi, je ne l'ai pas vue pendant presque deux ans. Et quand je revins, on me dit que ma tante était morte et qu'avant sa mort, elle avait racheté sa chambre et me l'avait léguée. Ainsi je devins propriétaire d'un bien immobilier communautaire. Les voisins furent heureux de me voir arriver et me racontèrent que Vitek avait vendu sa chambre et avait disparu on ne sait où. Et que maintenant y vivait un nouveau locataire, un jeune homme appelé Jenia, un businessman plein de réussite, qu'il avait fait des travaux dans la chambre, qu'il avait fait réparer les toilettes et installer dans la cuisine de nouvelles cuisinières à gaz, à ses frais. Et que, me dit-on, il était très bien et rarement là. Je le rencontrai au bout de deux semaines environ. C'était vraiment un jeune homme agréable, pas un mafieux, mais un ancien agrégatif de mathématiques, qui maintenant vendait des réfrigérateurs ou quelque chose de ce genre.

Un nouveau voyage m'attendait. Cette fois je fus absent un an et demi ou deux, je dus changer de pays et travailler beaucoup. Mais je rêvais toujours de vivre dans ma chambre, de faire chauffer ma bouilloire sur la cuisinière communautaire et de fumer sur le balcon. Quand je revins, je croisai tout de suite Jenia dans la cuisine. Il frottait convulsivement des allumettes, mais elles ne s'enflammaient pas et se cassaient entre ses doigts nerveux. Il fut content de me voir et m'invita à prendre le thé dans sa chambre. J'acceptai, cela m'intéressait de voir sa chambre, la cheminée. La chambre était transfigurée, tapissée d'un nouveau papier peint, avec un nouveau vernis sur le sol et très peu d'objets. « Vous n'avez pas l'impression que c'est un peu humide ici ? », demanda Jenia à l'improviste. « Non, - répondis-je -, c'est très confortable ». « D'une certaine façon, vous savez, c'est difficile pour moi d'être ici ». Puis, après avoir réfléchi, il ajouta : « Et j'ai des ennuis au travail. Si on buvait quelque chose ?, - proposa soudain Jenia. – J'ai du bon cognac ». Je refusai. Le téléphone sonna. Jenia devait partir d'urgence et s'excusa.

Il se passa un certain temps, je me mariaï. Je vivais chez ma femme, puis un enfant est né, je n'étais presque jamais dans ma chambre. Une fois une voisine me téléphona et me demanda de venir d'urgence, disant que Jenia n'était pas sorti de sa chambre depuis plusieurs jours et qu'ils s'inquiétaient. J'y allai. On a frappé longtemps à la porte, ensuite on a l'enfoncée. Dans la chambre, la lumière était allumée. Jenia était allongé sur son lit, habillé et les yeux fermés. Sur la petite table, il y avait deux bouteilles de cognac, l'une pleine, l'autre seulement à moitié entamée, des comprimés traînaient. Jenia était très pâle mais il respirait. Cette pâleur était plus accentuée par endroits sur son visage. Tout d'un coup je compris que son visage était couvert de taches pigmentées. Nous avons appelé une ambulance. On

emmena Jenia. Je restai longtemps assis dans la chambre, paralysé par le vide glacial de l'immense cheminée.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 232)

LE ROMAN

Il écrivait : « Et voilà, le roman est prêt. Il est devant moi, sur la table. Un grosse pile de feuilles de papier blanches couvertes de lignes régulières de lettres. Je transporte mon regard, devant moi une immense fenêtre, qui couvre presque tout le mur, et de l'autre côté les sommets des arbres – des pins, non, des tilleuls, non, des pins, non, des tilleuls... Des pins, et derrière les pins – de l'eau. De l'eau avec une allée ensoleillée qui court jusqu'à l'horizon. Jusqu'à l'horizon ? C'est la mer ? Non, c'est un fleuve, non, la mer, non, un fleuve. Non, c'est un fleuve, un large fleuve, dont on voit la rive à l'horizon. Une rive coupée de collines, couverte de tilleuls. Ciel clair, environ cinq ou six heures. Non, cinq, non, six. Bon, cinq et demi. Dans la chambre est entrée une jeune fille, grande, aux cheveux blonds bouclés, dans une longue robe bleue. Elle s'approche de moi par derrière et me serre les épaules. Elle me propose du thé. Comme c'est étrange, je n'entends pas sa voix. Etrange. Peut-être qu'elle est muette ? D'ailleurs, qui est-elle ? Mais, espèce de nigaud, c'est ta femme. Ah ! oui, c'est vrai, c'est ma femme aimée. Seulement, je ne sais pas comment elle s'appelle. En fait cela a peu d'importance. Je l'embrasse et la remercie. Mais c'est étrange, je n'entends pas ma voix. Peut-être que je suis muet. Mais nous nous aimons et nous comprenons sans mots. Pourquoi des mots si nous nous aimons ? Les mots. C'est tout simplement drôle. Les mots. En essayant de définir quelque chose par les mots, nous commettons toujours une faute. Les mots – c'est grossier et vulgaire. Les mots. Maintenant je comprends pourquoi je suis muet. Je suis écrivain, pas poète. Seul le poète peut s'approcher de la précision des mots que l'on utilise à haute voix. Voilà. Oui. La jeune fille va dans la cuisine. Je reste seul. Mon roman est devant moi. Le travail est accompli. Je ne me suis jamais senti aussi bien au cours de ces deux années. C'est étrange, mais je n'entends rien, c'est étrange. Et quelle différence, j'entends, je n'entends pas. Je touche l'imprimante, elle est encore chaude, ma fidèle imprimante laser Epson, non, Canon, non, Epson, non, Canon. Mais pourquoi Epson ? Pour autant qu'on puisse l'expliquer, Epson a toujours fait mieux dans le domaine des imprimantes. Et Canon a fait des photocopieuses, et encore pas les meilleures, et des appareils photo ensuite, toujours Canon. OK., Epson. Puis j'éteins l'ordinateur. Et quoi comme ordinateur ? Mac ou PC ? Bien sûr PC, pas Mac. Mais pourquoi ? Stupide, toutes les maisons d'édition du monde travaillent sur Macintosh, et toi sur PC. Nigaud ! OK, Mac. Et où est la jeune fille, c'était si agréable quand

elle m'enlaçait. Calme-toi, elle est dans la cuisine, ensuite tu es son mari. Et oui, c'est vrai. Ecoute, tu es bien avec moi. Bien. Alors pourquoi est-ce que tu te rappelles tout le temps la jeune fille ? Elle est dans la cuisine, elle est ta femme, et moi – c'est toi. Restons à deux et ne laissons entrer personne. Nous pouvons toujours nous entendre. Ne laissons entrer ni un troisième, ni un quatrième, ni... Non, non, non. Cela a déjà été comme ça une fois, j'étais sur le point de devenir fou, ils ont tous tellement braillé. Oui. Mon roman est enfin prêt... »

Il entendit :

- Allez ! Tout le monde au lit, vite. Inspection ! Comme ça pue chez vous ! J'ai dit qu'il n'y a que chez les niais qu'ils puent comme ça, mais on ne me croit pas. Oh, Lénine ! Ouvre un vasistas, tu es à côté ! Voilà. Bon, c'est le bordel chez vous, qui est de service ? Qui ? L'écrivain ? Bon. Comment ça va, l'écrivain ? Tu écris toujours ? Bien. Quoi ? Je te l'ai dit, n'écrire que dans les vieux journaux. Je vois, tu as déjà bâclé un roman entier. Bien. Quand est-ce qu'on édite ? Allez l'écrivain, du soufre dans les veines, pour les sensations fortes. Quoi, tu as peur ? La voilà, l'intelligentsia puante. Ne pleure pas, l'écrivain. Je plaisantais. Si vous avez envie de vivre dans la merde, allez-y. Et des vieux journaux, si tu veux !, je t'en apporterai tout un paquet, j'en ai plein qui traînent dans le hangar. Bien sûr, vous n'êtes pas des êtres humains, mais je respecte les écrivains. Qui a écrit « Salle de soins N°6 » ? Oui ? Exact. Anatoli Petrovitch Tchekhov.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 254)

LE PLAISANTIN

C'était un type bien, et on l'appelait Slava. Il jouait « Tchij » sur Arbat, il y avait toujours beaucoup de monde autour de sa guitare. Slava aimait rigoler et boire. Nous sommes vite devenus amis. Si on vendait un tableau, il courait avec plaisir chercher du vin. C'était une période épatante – le début de la perestroïka. Slava vivait en banlieue, aussi il restait souvent chez nous et dormait par terre dans l'atelier, sur un matelas, au milieu des tableaux.

Bientôt Slava manifesta de l'intérêt pour la peinture. Un jour, en arrivant le matin à l'atelier, je découvris une œuvre expressionniste fouguese. Slava apparut alors, confus, une baguette de pain sous le bras. « Surtout ne vous fâchez pas, je n'ai pas pu m'en empêcher ». Et nous ne nous sommes pas fâchés, nous étions seulement heureux de voir un joyeux guitariste-abstrait.

Slava peignait vite et facilement, j'ai toujours devant les yeux ses toiles éclatantes et libres. Quand on lui faisait des compliments, il était très gêné. « Je ne suis pas un peintre », avait-il l'habitude de dire. Il vendait aussi vite et facilement qu'il peignait. Une nouvelle période commença dans la vie de Slava. Il était devenu un artiste. Il entra dans le Comité Municipal des Arts graphiques, qui se trouvait dans la rue Malaïa Grouzinka.

Je me rappelle qu'on commença à inviter Slava dans des expositions à l'étranger.

Slava se mit à s'intéresser aux tendances contemporaines de l'art et vint chez nous avec un tas de projets pour nous demander conseil.

Je me rappelle que Slava inventa un nouvel art, le « cac-art » : se nettoyer le rectum avec un lavement, et ensuite s'y introduire de la peinture d'œuf. Il assurait que c'était très bon pour la santé. Bon, ensuite l'artiste s'accroupit au-dessus de la toile et ...

En gros, une sorte d'art. Ou un acte : peindre sans se faire remarquer dans divers musées du monde, l'Hermitage, le Louvres, le Guggenheim. « Comme font les chats – marquer », et tout dans ce genre-là.

A propos, Slava aimait beaucoup les animaux, particulièrement les chats. Il en avait fait une série complète dans ses œuvres – Les Chats.

En gros, un jour, Slava passa la frontière à l'aéroport de Cheremetevo, partant pour une exposition de plus. Slava montre son passeport, et là est collée la photographie de Barsik*, le chat bien-aimé. La garde-frontière devient muette. « Qu'est-ce que c'est ? », demande-t-elle. « Oh, excusez-moi, j'ai confondu les passeports, c'est celui de mon chat, avec qui je pars toujours à l'étranger, mais il vient de tomber malade. »

Slava n'avait pas tenu compte du fait qu'on ne plaisante pas avec l'Etat. Il passa six mois à la Boutirka**. En gros, il réussit une performance, mais à quel prix. Cela a fait beaucoup de bruit, des articles dans les journaux. Mais sa mère, par bêtise, emmena Barsik au tribunal dans une cage. On voulait gracier Slava, on lui colla deux ans avec sursis au lieu de cinq ans fermes. Et on lui expliqua que c'était comme de faire du « cac-art », mais sur le drapeau national au lieu d'une toile. En gros, on a dit que même si le passeport était vieux et le chat bien-aimé, peu importe, c'était un crime grave.

Notre boute-en-train a dû de retourner dans sa province et se trouver un boulot de conducteur de trolley. Et travailler. Slava a laissé tomber son pinceau et sa guitare, il a épousé Sveta, de la comptabilité, et il a fait un enfant. Mais il n'a pas perdu l'habitude de plaisanter. Il roule et tout au long de la route, il raconte des blagues dans le micro.

NdT :

* barsik : petite panthère, appellation courante donnée aux chats rayés

** Boutirka : célèbre prison de Moscou

Tchij : groupe de rock russe

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 243)

OKAY

La forêt russe est splendide. Surtout en été, par un dimanche matin ensoleillé. Les hauts pins bruissent au-dessus de ta tête. Voici le loriot qui glisse gracieusement, trait noir et jaune éclatant, dans la verdure de l'aune, voilà où la pie chante sa comptine sans fin. Sous les pieds craque l'osier sec, on respire bien, c'est agréable de marcher. Encore plus si tu n'as rien dans les mains et pas de soucis. Ainsi pensait le peintre Gribov, plissant les yeux au soleil à travers ses lunettes à verres épais, rêvant à une destination inconnue, après avoir laissé son vieux porte-documents avec son linge de rechange et ses chaussettes sales dans le train « Khabarovsk – Moscou », puisqu'il n'était pas allé jusqu'à la capitale.

La gare d'Olino lui avait plu à cause de son nom, il y resta. Il s'était assis dans un autobus improbable, était descendu à un arrêt improbable et il cheminait dans la forêt sans savoir dans quelle direction – que pourrait-il y avoir de mieux ? Gribov était un aventurier et un romantique. Il cheminait comme ça, jusqu'à ce qu'il remarque l'église sur la colline au loin, vieille, au clocher surchargé. L'église était debout et avait même conservé son toit. Gribov se dirigea vers elle.

Quand il entra dans l'église, il n'en crut pas ses yeux. Tous les murs étaient décorés de toiles de peinture abstraite criarde, les couleurs étincelaient au soleil, la peinture était manifestement fraîche. Involontairement, Gribov décida de toucher. D'un coin éloigné, amplifié par l'acoustique de l'église, retentit un appel :

- He ! Petit frère, freine un peu, ne touche pas ça, ça a été fait aujourd'hui, c'est encore frais.

- Et – et – et c'est qui ? c'est quoi ?

- Ça ? C'est la grand-mère Zoïa qui barbouille. Trois tableaux par jour. Et l'autre jour, même cinq.

- La mère Zoïa ? et qui est-ce ?

- C'est ma grand-mère.

Dans un coin éloigné, d'un matelas en lambeaux, se souleva une tête avec une casquette, un mégot à la bouche.

- Et qui est-elle ?

- Je te l'ai déjà dit – ma grand-mère. Et toi, qui tu es ?

- Moi ? Je suis peintre. Le peintre Gribov. Conceptualiste.

- Quoi - quoi ? Concert de quoi ?

- De rien, je suis seulement peintre.

- Et comment tu es là ? Ici, c'est un parc national interdit. Comment tu t'es retrouvé ici ?

- Par hasard. J'ai raté le train.

- Ah, ça arrive, moi aussi j'en ai raté un une fois– j'ai vécu six mois chez une femme.

Tu veux de la bière ?

Et il tendit une cannette de bonne Guinness fraîche, humide, sortie d'un seau rouillé. Gribov était perplexe. La Guinness, les toiles criardes rappelant l'expressionnisme abstrait américain de la fin des années 50. Des grands formats.

- Alors, ça te plaît ?

- Beaucoup.

- A Ivanitch aussi. Comment tu t'appelles ?

- Sergueï.

- Et moi Pacha. On va faire connaissance.

Pavel se souleva du matelas et tendit la main.

- Je suis le gardien ici. La semaine dernière, ils ont tout laissé sans surveillance, et des gamins de Braguino ont tagué des gros mots, et elle a dû tout repeindre. Et Ivanitch était déjà arrivé.

- Et qui est cet Ivanitch ?

- Ivanitch ? Et tu es orthodoxe ?

- Orthodoxe.

- Alors fais une croix sur ta poitrine, et ne le dis à personne.

Gribov se signa.

- Et tu sais tchatcher anglais ?

- Je peux.

- Alors, on vérifie ça. Ivan, ils disent ça comment ?

- John.

- Exact, tu peux. En bref, le père John, il est descendu chez Makar. Makar c'est notre voisin. Les gamins ont salopé les tableaux, alors il attend qu'ils sèchent pour les prendre, ils lui plaisent beaucoup. En bref, Ivanitch vient tous les deux ou trois mois. En jeep. Et il remplit tout un fourgon de tableaux. Chez nous, tout le village barbouille. En général les vieilles, et aussi quelques femmes. L'homme s'occupe de la maison. Et pourquoi pas, Ivanitch donne dix dollars pour un grand, cinq pour un petit. C'est pas mal. La grand-mère Zoïa, par exemple, ramasse parfois mille dollars par mois. Mais c'est une recordman. Et les autres jusqu'à 300, jusqu'à 500. C'est pas mal. Même cent dollars. Avec cent dollars, je peux vivre trois mois. Et quoi, on est à la campagne, on a tout ce qu'il faut, on n'achète que le pain et le sel. Et de quoi s'habiller ? Autrefois, c'était un problème. Et maintenant, les fripes – ça coûte cinq kopecks, et tu es comme un roi, il ne reste que les godasses. Et ça, c'est vrai que c'est cher. Et nous, dans les bottes de l'armée, ça nous va. Mais il en faut pour les femmes et les enfants. En gros, cela suffit et il en reste encore. En gros, on vit bien. Tout ça grâce à Ivanitch. Dieu le garde.

- Alors Ivanitch, c'est-à-dire John, il vient d'Amérique, c'est ça, ou bien d'ailleurs ?

- De là-bas, d'Amérique même. De la ville de New York. Il nous a montré des photos, il a un magasin là-bas, voilà ce qu'il fait de nos tableaux.

- Et comment c'est arrivé ? Comment il vous a découverts ?

- C'est une histoire comique. Des moscovites nous ont loué la maison, des jeunes artistes. Il faut dire, toujours les mêmes alcoolos. Il y en a un qui a failli mourir. On a eu du mal à le ranimer. En bref, ils ont bien bu et ils ont commencé à peindre. De l'abstrait. Incompréhensible. La grand-mère Zoïa a découvert ça, elle s'est moquée d'eux devant tout le monde. « Vous vous appelez des peintres, moi, la vieille, je peux en faire autant ». « Eh bien, la vieille, vas-y, essaie ». Alors la grand-mère Zoïa y est allée, et ils sont tombés raides. Ils ont pris des photos. Et à l'automne, Ivanitch est arrivé chez nous. Et une nouvelle vie a commencé.

- C'était quand ?

- Il y a déjà quatre ans. Au début de la perestroïka. Et tu as vu mon nouvel « Oural », avec le side-car ?

- Non.

- Il est là, près du portail. La grand-mère Zoïa me l'a offert vendredi dernier, pour mon anniversaire. Ecoute, Sergueï, toi, monte la garde ici, et moi, je vais vite prendre de la bière à la maison et quelque chose à bouffer, et je reviens, en Oural c'est à cinq minutes. Okay ?

- Okay.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 239)

LE MAITRE

Le peintre Gribov était un grand mal bâti doté d'une forte myopie. Il portait des lunettes à verres épais et monture en corne et il était un peintre avant-gardiste, très célèbre dans un cercle restreint.

Et voilà qu'un jour il eut une idée originale, et dans sa galerie, comme toujours, on le soutint.

En bref, Gribov acheta dans une supérette beaucoup de chewing-gums bon marché. Il se dirigea vers l'école la plus proche, rajusta ses lunettes et entra. C'était l'heure des cours, et l'avant-gardiste pénétra sans difficulté dans les toilettes de l'école chez les garçons. Au bout d'environ quinze minutes retentit une sonnette, la récréation commençait. Dans les toilettes s'engouffra un groupe d'écoliers de sixième qui se mit à frapper un de ses camarades.

Au début, Gribov fut **déconcerté / dérouté**, mais, ayant rajusté ses lunettes, il décida d'agir. Il se mit à hurler avec force :

- Celui qui veut un chewing-gum – il arrête de se bagarrer !

Les écoliers s'arrêtèrent, comme cloués sur place, et tournèrent leurs visages rouges vers le peintre.

- Tu ne blagues pas ? - s'intéressa un garçon avec un léger coquard sous l'œil.

- Mais j'y mets une condition.

- Et quelle condition ? Donne le chewing-gum, on remplira ta condition.

Les autres reprirent :

- Donne, donne. La récréation est finie.

Gribov chercha dans sa poche, en sortit le paquet de chewing-gums « Hollywood » et le céda aux écoliers.

On entendit un mâchonnement bruyant et satisfait et les yeux des enfants se braquèrent avec une expression stupide sur le grand mal bâti.

Gribov commença :

- Les enfants, j'ai besoin de vos dessins.

- Et dessiner quoi ?

- Voilà, ce genre de choses, - dit l'avant-gardiste en montrant le mur du doigt. Sur le mur était représentée dans un style primitif une femme, avec un grand membre entre ses jambes écartées.

- En bref, ce que vous voulez et comme vous voulez. Sur ce thème, - dit le peintre et il rougit violemment.

- Et toi, vieux, tu ne serais pas malade par hasard ?

- Mais non, je suis un chercheur, - mentit Gribov.

- Ah-ah, compris. Dessiner quelque chose, pas de problème. Le plaisir est pour nous, - dit le petit avec le coquard, sous les rires de ses copains.

- Et qu'est-ce que nous aurons et c'est pour quand ?

Gribov se concentra et commença avec sérieux :

- Alors, les enfants, en bref, vous faites autant de dessins que vous voulez, je choisirai les deux meilleurs dessins de chacun. En échange, je vous promets un paquet de chewing-gums. Plus il y aura de participants, mieux ce sera. Dites-le à vos camarades de classe. Je viendrai demain à 11 heures, à la deuxième récréation. Vous êtes d'accord ?

La sonnerie retentit.

- OK. Tu ne te fous pas de nous, vieux ?

- Non, non.

Les enfants sortirent des toilettes en courant et en riant, et Gribov soupira de soulagement. Il ajusta ses lunettes et sortit de l'école.

Le lendemain, Gribov dépensa tout son argent en chewing-gums. La quantité de dessins était monstrueuse, et certains d'entre eux étaient très bien.

Le magazine « Flash Art* » fit même un article sur l'exposition de Gribov. Au vernissage, un orchestre jouait une musique funéraire, il y avait beaucoup de monde, des femmes en robes de soirée buvaient du champagne, et un millionnaire du Texas acheta un dessin du garçon au coquard pour deux mille dollars.

Et pendant ce temps, les gamins étaient assis sur la pile de bois près du bûcher et ils se souvenaient de l'étrange « chercheur » :

- Et ce Victor, Victor, ce qu'il a dessiné. Oh, je n'en peux plus.

- Quoi ?

- Oui.

- Imagine ! Oh, je n'en peux plus, c'est trop drôle.

* En anglais dans le texte

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 223)

UNE HISTOIRE TRISTE

C'est une histoire triste. Toutes les histoires ne peuvent pas être gaies. Mais que peut-elle être, si le discours porte sur un morceau de bois pourri. Oui-oui. Le morceau de bois pourri traînait sous un banc dans le parc. Et cela n'était dû qu'au fait que les balayeurs étaient paresseux et que personne ne nettoyait rien sous les bancs, et si quelqu'un avait balayé, ça aurait été avec une telle mollesse que le bout de bois aurait pu rester là jusqu'à ce qu'il soit définitivement pourri. Et qu'y avait-il de remarquable dans la vie de ce bout de bois ? Beaucoup. Il était tombé de la partie inférieure d'un chêne proche. Et à l'époque où le morceau de bois était jeune, c'était une solide branche brun-vert du jeune chêne. C'était il y a bien longtemps. Les pionniers amenaient les jeunes chênes des pépinières, jusqu'à la guerre. Le jour de l'anniversaire d'Ilitch, on avait planté une allée dans le parc. En face du chêne, d'où était tombée notre branche, on avait planté une plaque commémorative. Cette plaque sauva le jeune chêne de la mort. C'était la guerre. A Piter, il faisait froid et c'était le siège. On abattit l'allée, on ne laissa que le jeune chêne d'Ilitch. Jusqu'à maintenant le chêne d'Ilitch est présent dans le Parc de la Victoire, monument vivant de l'histoire, et en dessous il y a un banc. Et sous le banc, la branche. Et sur le banc dans la journée des grands-mères et des jeunes mères. Le soir des couples se serrent et s'embrassent, et la nuit les ivrognes dorment sous des journaux. La branche en a vu beaucoup, dans tous les genres, elle était au courant de toutes les nouvelles, parfois tragiques, parfois comiques. Tout aurait continué ainsi, si, un jour, un homme n'était pas venu dans le Parc de la Victoire, s'il ne s'était pas assis sur le banc, s'il n'avait pas ouvert un petit carnet et s'il n'avait pas commencé à dessiner. Et voilà que le crayon tombe sous le banc, directement sur notre morceau de bois. En cherchant son crayon sous le banc, l'homme découvre le morceau de bois et s'écrie : « Oh, quelle merveille, Seigneur ! Quelle beauté ! Bistre tacheté, terre de sienne foncé et vert émeraude. Quelle merveille ! C'est exactement ce qu'il me manque dans ma dernière œuvre ». L'homme était peintre. Il s'appelait Piotr. Il enveloppa la branche dans du papier et se précipita dans son atelier. Et là, au travail. Il travailla toute la nuit. De temps en temps il examinait notre morceau de bois. Au matin, le tableau était presque prêt. Vous allez me dire : c'était un beau paysage d'automne. Et je vous dirai : non, c'était le portrait du morceau de bois. La branche triomphait. Elle était posée sur un petit coussin de velours, au centre de la table. De temps en

temps, Piotr la prenait tendrement dans ses mains et c'est tout juste s'il ne lui avouait pas son amour. Combien de mots étonnants entendit notre branche pourrie ces jours-là. Elle commença à étinceler de bonheur toutes les nuits. Sans prévenir, Piotr prépara ses affaires et partit pour la maison des artistes. La branche resta toute seule. Les journées d'été étaient torrides. La branche pourrie se dessécha complètement de chaleur et d'angoisse. Soudain apparut une bande de jeunes gens menée par Volodia, le fils de Piotr. La table fut garnie de bouteilles de vin et de boîtes de conserves. Sur le velours vert, on posa le pain. On jeta la branche pourrie par terre. Ce soir-là, on marcha dessus cinq fois et on finit par la pousser dans le coin de la cheminée. Le peintre revint au bout d'un mois. Il arpenta longtemps l'atelier, le coussin de velours à la main, cherchant son trésor des yeux. Mais il ne le trouva pas. Ce n'est qu'un soir d'automne que le peintre alluma la cheminée et remarqua par hasard la branche. Il la ramassa. Il resta assis avec elle toute la soirée, perdu dans ses pensées. Il la réchauffa à la chaleur de ses mains qui sentaient le tabac de luxe et la peinture à l'huile. Notre branche pourrie blottit tout son petit corps dans sa paume caressante, et il lui sembla que le peintre sentait qu'elle pensait à lui. En réponse, il la caressa. Comment se termine l'histoire ? Comme il se doit. L'artiste jeta son trésor dans la cheminée et regarda longuement les petits charbons qui s'éteignaient. L'âme de notre morceau de bois s'en échappa et plana une dernière fois au-dessus de la tête du peintre, et entra dans la terre de sienne brune et le vert émeraude du superbe paysage. Voilà tout. Là-dessus, peut-être, on peut clore cette histoire véridique.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 227)

LA FETE DE KA

Ka sortit de la rivière et jeta son fardeau dans l'herbe haute de la berge. La jeune biche tachetée tomba à la renverse, la tête basculée en arrière. Ka enleva ses mocassins, jeta sa hache et une courte lance, s'approcha de la rivière et plongea les paumes vers le creux, là-bas, où jaillissait une source. L'eau était froide, vraiment délicieuse. Cinq fois, Ka plongea prudemment les paumes, jusqu'à ce qu'il soit désaltéré.

Le soleil se couchait lentement, et il fallait se presser, à ce moment précis la lumière tombait dans le défilé.

Après avoir écarté les branches de sapin, Ka arriva à l'endroit.

Le soleil inondait le mur de grès brun clair, au-dessus de sa tête pendaient les racines de deux pins, se retenant par miracle au bord d'un précipice.

Tout était calme.

Ka avait étendu soigneusement la biche sur une pierre plate et s'était laissé tomber contre le corps encore chaud. Il caressait le doux pelage, la peau ornerait son lit. Ka trouva une artère sur le cou et y enfonça ses dents. Le sang chaud coula en lui. Il but, jusqu'à ce qu'il soit rassasié. Assis au bord d'une pierre, il s'essuya le visage de la main. Le sang de la biche se mélangea avec le sien. Il avait des plaies sur le front et sur les joues. Il enleva la peau qui couvrait ses épaules et le tissu autour de ses reins. Il tendit les muscles de son abdomen et l'urine commença à s'écouler en jet souple. Il forma une coupe de ses paumes. Après s'être frotté, il ressentit de la fraîcheur et de nouvelles forces.

Il défit lentement la courroie sur le manche de la hache. Le silex de la lame était mortellement tranchant. L'ayant pris dans sa main, Ka s'approcha du mur.

Il continua à dessiner l'histoire de sa chasse.

Il reprit ses esprits quand ses yeux cessèrent de voir. La nuit était descendue dans le défilé. Il fallait partir. L'odeur de sang frais attirait les bêtes sauvages.

A côté de la cabane brûlait un grand feu. Etaient assis : Do, Nok, Tour. Ta commença vite à découper le cerf. Les chiens avalaient goulûment les tripes et poussaient des hurlements. Deux filles rousses étaient assises à côté. C'était la prise de Ka après la lutte dans le vallon.

La Panthère Grise était vaincue.

Maintenant Do-le-borgne contrôlera le vallon.

Aujourd'hui, ce sera la fête.

Aujourd'hui, on mangera le cerf, Aujourd'hui, on ne mangera pas d'hommes.

Aujourd'hui, tous auront les femmes de la Panthère Grise. Pourvu qu'ils engendrent des hommes.

Aujourd'hui Do est le chef.

Do a besoin d'hommes nouveaux.

Les hommes de la Panthère Grise doivent apporter le trophée à Do, Ka, Nok et les autres .

Maintenant ce sera ainsi.

Et aujourd'hui, c'est la fête.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 236)

*LA FETE DES COSMONAUTES**

- Vos récits n'ont pas de sens.
- Qui encore ?
- Et pas d'humour.
- Qui encore ?
- Je n'aime pas vos héros débiles.
- Qui encore ?
- Et c'est tout simplement de la merde.
- Qui encore ?
- On ne nous paie déjà pas la moitié de l'année.
- Qui encore ?
- Dites à Olenka que quelqu'un m'a trouvé le médicament. Vous m'entendez ?

Comme il est étrange !

- Revenons donc au livre. Qui encore ?
- Je l'ai lu et je n'ai rien compris. C'est vrai ce que ça raconte ou quoi ?
- Non. Qui encore ?
- N'importe quel imbécile peut écrire ça.
- Alors, écrivez.
- Je vais écrire alors.
- Qui encore ?
- Voyez, il se moque de nous tout simplement.
- Bon. Quelqu'un veut encore parler ? Je vous en prie.
- Salaud !
- Merci. Qui encore ?
- Mais comment peut-on éditer ça ?
- C'est édité à compte d'auteur. Quelqu'un veut parler ? Je vous en prie.
- Merci, j'ai beaucoup aimé.
- Qui encore ?

- Je n'aime pas le style. Et puis, je suis pêcheur. Et c'est quoi cette plaisanterie idiote sur la pêche ! Maintenant qu'il explique.

- Très bien. Qui encore ?

- Et moi, je veux le regarder dans les yeux.

- Vous verrez, vous verrez. Quelqu'un encore ?

- Salaud !

- Quelqu'un veut encore parler ?

- Moi j'aime ses histoires, en tout cas, c'est mieux que toute la pornographie qu'il y a à tous les coins de rues.

- Merci. Qui encore ?

- Dites à l'auteur de rendre les 500 dollars.

- A qui ?

- Il sait à qui.

- Très bien. Qui encore ?

- Sur les bandits, ce n'est pas mal, audacieux.

- Qui encore ? Alors personne ne veut plus parler ? O.K. Je dois vous souhaiter une bonne « Fête des Cosmonautes » de la part de l'auteur et vous remercier de votre participation à cette discussion. Vos remarques ont été enregistrées sur bandes magnétiques. Elles constitueront la base de l'un de ses récits. Merci, au revoir.

- Je l'avais bien dit que c'était un salaud.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 222)

LES CORNICHONS

Lioussia Petrova aimait beaucoup les cornichons. Souvent, elle allait dans ses plates-bandes et chantait :

« Ah ! cornichons, mes cornichons-on-on... »

Et dans le voisinage vivait le peintre Nicolaï. Il passait tout son temps dans sa cabane à peindre des paysages, pour les vendre ensuite. Mais personne ne les achetait.

Un jour, il en eut carrément assez de cette chanson des cornichons.

Il se réveilla tôt le matin et peignit en rouge tous les cornichons des plates-bandes.

Ce qui se passa ensuite entre eux, nul ne le sait.

Sauf que maintenant on voit souvent le peintre Nicolaï au marché Danilovski, avec un tonneau de cornichons.

Quant à Lioussia Petrova, on dit qu'elle a exposé à Soho.

L'ARTISTE ET SES SEMBLABLES

(page 252)

L'AVEUGLE

En bref.

Un peintre décida de gagner de l'argent et partit à Paris, pour dessiner des portraits dans la rue. Mais quelque chose n'allait pas dans les portraits, et il n'en sortait que des gueules tordues.

Bon, bref, le pauvre arrive au point où il n'a plus rien à manger. Et voilà qu'il trouve une astuce. Il ramasse donc dans le métro et sous les kiosques toutes les petites pièces de monnaie. Il prend une canne. Il fait semblant d'être aveugle. Il entre dans un café, il s'approche du comptoir. Et sur le comptoir, il y a des sandwiches et des petits pains. Ils sentent bon. Il en prend un et dit :

- Eh, je ne vois rien, il va falloir que je goûte.

Il goûte, et goûte encore.

Bref, il a goûté, tant qu'on ne lui a pas demandé de payer ce qu'il goûtait.

Puis il a sorti sa poignée de monnaie et, évidemment, l'a laissée tomber.

Le patron, qui n'en peut plus, s'écrie :

- Prends tout ce que tu as entamé et va te faire foutre !

Ce que fit notre aveugle.

Assis sur une rive de la Seine, il finit de manger les sandwiches entamés et pense :
« Vrai, mieux vaut être voyant et affamé à Moscou qu'aveugle et rassasié à Paris ».

Bref, il est reparti.

L'ARGENT

(page 112)

L'ESSENTIEL, C'EST L'HOMME

Gleb était dans son vaste cabinet de travail et attendait Stass.

Stass devait arriver vers huit heures. Le temps passait très lentement, il avait encore une demi-heure à attendre. Gleb était stupidement assis à sa table, il n'y avait plus personne dans le bureau, sauf Svetka – la secrétaire qu'il ne laissait pas partir – elle servirait peut-être encore à quelque chose.

Gleb se prit la tête dans les mains et se gratta. Il faisait souvent cela. Pourquoi ? Mais parce que ça le grattait en permanence. Finalement, Gleb détacha une grande pellicule, une plaque, et l'approcha de ses yeux. « Quelle guigne ! pensa-t-il. Pourtant je me lave la tête tous les jours. Lekha m'a même envoyé un shampoing spécial de New York, et cela ne sert à rien, quelle merde. Et où est ce Stass ? »

Svetka passa la tête :

- Gleb Nikiforovitch, je peux ?

- Non, brailla Gleb. Assieds-toi et attends j'ai dit.

La porte se ferma bruyamment.

« Peut-être la sauter à deux quand Stass arrivera ? – pensa Gleb sans enthousiasme. M-oui, je ne me sens pas bien. On l'emmène au restau, et puis on verra. »

Il était déjà huit heures et Stass n'était toujours pas là.

« Quel salaud, pensa Gleb. – Si au moins il téléphonait. Et où est-il, on était pourtant d'accord ».

Mais Gleb continua d'attendre Stass. Stass aurait dû apporter de l'argent. Pas beaucoup d'argent, environ vingt mille dollars, qu'il avait empruntés à intérêt à Gleb pour deux mois. Somme toute, il s'était fait avoir. Six mois étaient passés. Il devait l'apporter aujourd'hui. Gleb était preneur, même sans les intérêts. Bien sûr il aurait pu les exiger. Mais ce serait dommage de perdre une vieille connaissance – il ne lui restait presque plus d'amis.

Gleb se mit à secouer les pellicules de son veston coûteux. Ensuite il souleva un pan et regarda son aisselle. Sa chemise portait une grosse tache sombre de sueur et son veston aussi, mais un peu moins.

« Quelle merde, ce veston m'a coûté mille cinq cents dollars. On me l'a rapporté spécialement de Paris, et voilà. ».

Gleb tâta sa chemise mouillée de sueur et sentit ses doigts. Ils puaiement affreusement.

« Quelle merde », - se dit Gleb en plein désarroi.

Svetka passa la tête.

- J'ai dit, attends, - lui beugla Gleb. La porte se ferma bruyamment. Deux bouffées de Marlboro le calmèrent.

« Dommage pour le veston. Cher. Et c'est quoi un veston. Un objet, de la merde. C'est quoi l'essentiel ? L'essentiel – c'est l'homme ».

La porte s'ouvrit enfin et, avec un sourire de travers, Stass entra.

L'AMOUR

(page 36)

TU ES A MOI

Elle avait imaginé ce coup malin il y a longtemps, mais elle ne s'en servait pas souvent, seulement quand un mec partait.

En bref, c'est tout simple.

Faire le ménage, laver le sol. De façon à ce qu'il y ait une odeur agréable partout, que ce soit propre.

Préparer de la bouffe. Tout dans des cocottes sur le balcon, et quelque chose sur la cuisinière, du chaud. Deux bouteilles de vodka au congélateur, une bouteille de blanc s'il ne boit pas de vodka. Et de la bière.

Prendre un bain, se laver comme il faut avec tous les shampooings possible. Se peindre la gueule, pas trop, mais ce qu'il faut.

Un parfum très léger.

S'habiller avec goût, mais rien de voyant.

Et l'essentiel, s'habiller de façon à se déshabiller vite et facilement. C'est important.

Attendre le soir.

C'est bien s'il fait frais, encore mieux s'il tombe une pluie fine.

Le contraste est alors plus marqué.

Un petit manteau.

Un petit sac.

Plutôt un foulard. Pas de parapluie.

Des chaussures à talons, pas trop hauts, mais à talons, c'est important.

En bref, le soir tombe.

Tu sors dans la rue. L'entrée est juste en face de l'arrêt de bus, c'est très commode. Tu fais semblant d'attendre le bus.

Et tu lances des coups d'œil très discrètement à un homme, tu choisis, et de ces idiots, il y en a des tas.

Voilà que tu as choisi celui dont tu peux faire le bonheur.

Mais il faut être attentive. Il ne doit pas être trop ivre ni trop vieux. Comme moi, dans les quarante – quarante-cinq ans, éventuellement jusqu'à cinquante. De préférence modeste. Qu'il soit évident que sa femme ne donne pas tous les jours. Un employé modeste, mieux un ingénieur.

Voilà la victime est choisie.

Tu marches derrière lui, tu l' observes.

Si tout se passe bien, alors tu le dépasses, comme si tu te dépêchais.

Et, comme si tu glissais ou si tu te tordais la cheville, tu tombes. Élégamment, pour ne pas filer tes bas et ne pas trop te salir.

Bien sûr, il vient à ton aide.

Il propose de t'accompagner, et ton entrée est à côté.

S'il est très pressé, il t'accompagne jusqu'à la porte de l'ascenseur.

Ce n'est pas celui qu'il nous faut.

Il nous faut celui qui viendra jusqu'à l'appartement, jusqu'à l'odeur appétissante et la chaleur, jusqu'au confort. Voilà celui qui nous convient, et même très bien. Celui qui aide à ôter son manteau et enlève le sien. Celui qu'attendent les pantoufles chaudes et les cigarettes sur la table. Voici celui qui nous convient.

Du thé, puis du borchtch avec de la crème fraîche et de l'ail. Et cela je sais le faire, bien sûr, je ne suis pas ukrainienne pour rien. Et puis la terrine de harengs et la galantine, bien sûr la vodka, allez, qui peut résister à ça – personne.

Il y a eu, c'est vrai, un, non, deux incidents.

Mais pourquoi se rappeler ces deux salauds, ces fripouilles, ces ignobles intellectuels.

En bref, l'homme comprend que l'endroit est accueillant et demande la permission de téléphoner. Et c'est bon signe.

Le téléphone est sur la petite table de la chambre.

Fermer la porte de la cuisine par décence, peu importe si l'on entend tout à travers. Mon chéri informe sa petite femme ou petite amie qu'il ne rentre pas, qu'il a un travail fou ou qu'il est retenu.

On dirait que la douleur à la jambe est complètement passée, mais il propose de regarder, il s'y connaît en entorses, il va vérifier qu'il n'y a pas de fracture. Il propose de faire un massage.

Il faut refuser le massage.

Et, après un temps dire que peut-être, un peu plus tard.

Et c'est alors que ses yeux s'allument.

Il se tend vers moi avec ses baisers, mais à ce moment-là il faut l'arrêter, dire que je veux une cigarette ou du vin. Voilà qu'il court, qu'il s'agite, mon chéri.

En général, il faut discuter, pourquoi se presser.

Je suis une femme seule, libre, j'ai tout mon temps.

D'autant plus que je suis chez moi.

Mais toi, mon chéri, si tu dois te presser d'aller quelque part, presse-toi.

Seulement, où vas-tu te sauver maintenant ? Hein ?

Voilà justement. Nulle part. Evidemment pas chez toi, avec tes enfants qui braillent, ta femme et ta belle-mère. Pas chez des amis alcooliques.

Tu ne peux aller nulle part.

Tu es à moi.

Ma fête va commencer.

L'AMOUR

(page 25)

SUR L'AMOUR

En bref, un type a épousé une femme.

Il rentrait souvent saoul à la maison, et sa femme dormait. Il la baisait quand même, lugubrement, et il s'endormait. La routine, on dirait.

Un jour il est rentré éméché, il était tard. Il a fait sa sale affaire et s'est endormi. Et la femme a pris un petit couteau et lui a coupé le membre. Il a crié fort. Les urgences sont arrivées. On lui a vite recousu le membre. Il a bien cicatrisé, apparemment c'était un dur à cuire.

Il y eut un jugement, on acquitta la femme.

Ce qui est marrant, c'est que la femme est maintenant quelque chose comme la principale chef de bande des féministes américaines. Et le type joue de la guitare sur scène et chante des chansons, toujours sur l'amour et sur l'amour.

L'AMOUR

(page 32)

SALUT ! SALUT !

Ilia était gai, spirituel et bon. Au travail, on l'aimait et on l'estimait. D'autant plus que c'était un bon spécialiste. Il donnait l'impression d'un homme heureux. Une telle rareté maintenant. Donc on le remarquait. Il attirait les gens et il leur prêtait attention.

Si dès le matin, assis à sa table de travail, Ilia était songeur et silencieux, vers la fin de la journée de travail il s'égayait, plaisantait et ne cessait de sourire. Oui, c'était un homme bien. Il était jeune et, apparemment amoureux. En tout cas, c'est ce que tout le monde pensait. Et c'était bien ça.

Quand sa journée de travail était terminée, Ilia se dépêchait de rentrer chez lui. Il passait dans un magasin, achetait du lait, du pain, du cervelas pour lui et un petit morceau de filet pour elle. Elle l'attendait toute la journée, ne lâchait pas la rue des yeux. Et quand ses pas retentissaient dans l'escalier, ses pas à lui, elle se précipitait vers la porte et l'attendait là, patiemment. La porte s'ouvrait, elle se jetait à son cou et il l'embrassait et la caressait, la caressait. Ensuite, ils dînaient. Lui, modestement de cervelas avec une pomme de terre, elle de petits morceaux de filet avec du lait. Le bonheur, comme on dit, n'a pas besoin de mots, ils étaient assis tranquillement devant la télévision dans l'harmonie et dans le calme. La nuit tombait. Ilia préparait le lit, s'allongeait et l'attendait. Il n'avait longtemps à attendre. Elle se manifestait en caressant doucement ses chevilles. Oh, c'était d'un érotisme subtil. Ilia la serrait contre lui et elle ronronnait de plaisir. Pour elle je ne sais pas, mais pour lui l'orgasme était assez rapide, et, heureux, ils s'endormaient sous la couette.

Le matin arrivait. Ilia aimait faire la grasse matinée, mais le réveil sonnait ponctuellement. La bouilloire sifflait, un sandwich au cervelas, et il fallait courir au travail. Et comme c'était triste de se séparer, eh oui. Ilia s'efforçait de ne pas rencontrer les yeux de sa bien-aimée. Il lui versait du lait dans une petite écuelle, jetait du sable dans la boîte. Et il partait vite.

Salut, salut, à ce soir.

L'AMOUR

(page 12)

LEKHA

Lekha lui plaisait plus que tous. Plus que Tolik, plus que Sachka, plus que Sergueï. Lekha était si drôle, qu'est ce qu'il ne faisait pas comme bêtises, qu'est-ce qu'il n'inventait pas. Il connaissait un paquet d'histoires drôles. Et tout ça. Zut, c'est si drôle avec lui. Ha ! Et ces casse-pieds, que faire avec eux. Sans intérêt. Tu marches et tu marches le long du quai, et il te raconte la même chose, la même chose. Il a même peur de te prendre par la main. Dégoûtant. Et ce Sergueï, radin, radin, il n'achètera même pas une glace, alors que faire avec lui ? Sans intérêt. Et Lekha était si drôle, il connaissait un paquet d'histoires drôles, et en général il faisait n'importe quelle bêtise. Et ce Sachka, Sachka. Zut, quel con ! Une espèce de con dégoûtant. Eh, bien sûr, il avait une belle moto. On ne pouvait le fréquenter que pour sa moto. Tu passes sur sa moto à côté des filles, et elles sont toutes mortes d'envie. Et ce Tolik, zut, quel dégoûtant ! Quel puant ! Et Lekha, si bien, si bien, il connaissait un paquet d'histoires drôles. Il inventait toujours quelque chose. Oh, il avait l'habitude de faire n'importe quelle bêtise. Intéressant. Et prends ce Tolik, l'étudiant, toujours des cours et des cours. Tout le temps le même cinéma, zut. Avec lui, même les bons films devenaient inintéressants. Oui, bien sûr, c'était un garçon comme il faut, en gros pas mal. Mais quel casse-pieds, ennuyeux, et avec un long nez, zut. Où est-il maintenant ? Je ne sais pas. Il n'est pas là, et c'est bien. Et Lekha était super. Comme c'était drôle avec lui, zut, tu riais aux larmes. Ce n'était aussi drôle avec personne. On pouvait se tordre de rire toute la soirée, toute la soirée. Il inventait n'importe quoi, il pouvait péter n'importe où, à l'improviste, ou enfile un bâton n'importe où. C'était drôle avec lui, drôle. C'é-tait-bien ! Mais avec ces cons, c'est dégoûtant de s'en rappeler. Tous, zut, braves, intellectuels. Des salauds, des salauds en un mot. Et Lekha était si bien. Ah, quel dommage qu'il soit à l'armée.

L'AMOUR

(page 35)

*CHERCHEZ LA FEMME**

En bref, cela s'est passé en mai, à l'époque où tout s'épanouit.

Un type a pris un crédit à la banque, il en a donné la moitié aux bandits, comme ils en avaient convenu.

Tout est en ordre.

Il arrive chez lui et, sur la table, il y a un petit mot.

« Sacha ! Je te quitte. Parce que tu as les pieds qui puent tout le temps, et, la nuit, tu ronfles comme un putois. Au revoir. Lioussia .»

« C'est vrai, l'argent ne fait pas le bonheur, pensa Sacha. Peut-être, cherchez la femme*. »

NdT : transcription phonétique en russe de l'expression française dans le texte.

L'AMOUR

(page 52)

SERIOJA

J'étais alors en sixième. Il se passa peut-être un mois, peut-être un mois et demi. On nous a amené des terminales et on nous a dit qu'ils seraient nos moniteurs. A vrai dire, on ne les a plus vus dans notre classe. Mais c'était quand même super agréable d'être assis à la même table qu'un ami-grand de terminale.

A côté de moi, on fit asseoir Serioja. Comme il était beau, grand, blond et bouclé ! Il s'assit machinalement, il me semble qu'il ne me regarda même pas. Il me demanda mollement comment je m'appelais, resta assis encore un peu, regarda de tous les côtés, se leva et partit. J'étais enchanté et tout secoué.

Dans l'enfance, on croit en tout. On m'avait dit que Serioja serait maintenant mon ami et mon chef, et je le croyais. D'autant plus que l'objet de mon adoration était tout le temps devant moi. A la récréation, je courais tout en cherchant Serioja des yeux. Mais aller le saluer, par exemple, me gênait, m'intimidait. Je me délectais de Serioja seulement de loin.

Ainsi se passa l'année scolaire. Les derniers jours arrivèrent. On nous expulsa de la classe vers la salle où des tables et des chaises étaient installées en rangs et on nous dit que maintenant on allait nous photographier. Nous étions placés par taille, je me trouvai au dernier rang. Le photographe, avec son visage de singe, nous faisait beaucoup rire, il nous fallut un bout de temps pour nous calmer. Finalement, on nous apaisa à moitié à force de cris et de menaces. Le photographe cria :

- Attention, maintenant le petit oiseau va sortir !

Un éclair jaillit, l'obturateur claqua, et je reçus au même moment un coup violent dans le derrière. Je me retournai. Serioja s'éloignait en sifflotant.

L'AMOUR

(page 49)

L'AMOUR

- Comment ça ? T'es tombée amoureuse tout de suite ? C'est pas possible.

- Je te le dis, tout de suite. Bon, il m'a promenée en voiture. Bon, au restaurant. Bon, une bague avec un diamant. C'est clair, je suis tombée amoureuse.

- Mais ça ce n'est pas de l'amour.

- Et c'est-ce quoi alors ?

- Tu sais bien ce que c'est.

- Quoi ?

- Mais ça !

- Quoi ?

- Mais ça !

- Quoi ?

- Tu sais quoi.

Et soudaine elle a reçu un coup dans le ventre, et c'est douloureux.

L'ALIMENTATION

(page 90)

L'ODEUR

Eugene était assis sur le siège des toilettes dans son nouvel appartement au coin de la Douzième et de la Deuxième Est et il examinait sur le mur le carreau vert fraîchement posé.

Oui, c'était un spectacle agréable : la fine bande de mastic blanc, les carreaux de belles proportions réjouissaient les yeux. D'autant plus qu'Eugene était designer, jeune artiste à la mode à New York. Et le carreau lui avait été offert par un partenaire de Détroit. Eugene promenait son regard sur le carreau vert et les gaz qui le torturaient depuis la veille ne s'évacuaient pas. Après avoir fait un effort, Eugene parvint à produire un court sifflement, mais ce n'était pas grand-chose. Il fallait attendre. L'agréable parfum d'eau de Cologne se transforma en odeur âpre.

Eugene pressa le bouton du climatiseur, mais au bout de quelques secondes il l'éteignit. L'odeur lui rappelait quelque chose de précis, mais quoi ?

Sa mémoire se mit à travailler. Qu'est-ce que c'était ? L'odeur n'était pas répugnante, c'était l'odeur forte d'une nourriture qu'un jour Eugene avait mangée. Le carreau vert se métamorphosa progressivement en épaisse verdure de forêt et Eugene se rappela :

Le soleil éclatant.

La table grossièrement assemblée.

Le chandail déchiré sur les épaules.

Et lui-même, Evgueni Petrov, étudiant en deuxième année d'architecture, attablé avec les autres étudiants d'une équipe de chantier.

La pause.

Sur la table, de la nourriture.

Bielomor (1)

Le thé.

Derrière eux une construction. Une grange à moitié recouverte de tôle. Les planches de pin fraîchement rabotées de la table brillent au soleil. Des gouttelettes de résine s'étaient figées en perles d'ambre, et elles fondaient à divers endroits et collaient au journal qui enveloppait la pauvre mangeaille.

Le thé, abominablement fort.

Le sucre, en petits morceaux.

La cuiller en aluminium, une pour tout le monde.

Une jeep arriva dans un grondement épouvantable. Stass, le chef d'équipe, en descendit. Il crie :

- Mecs, j'ai apporté de la bouffe !

Sur la table atterrit une boîte en carton. Il en tombe un sac en plastique contenant des cornichons salés, des macaronis, des conserves et d'autres choses.

- Et voilà, les mecs ! Regardez, un coup de pot !

Sur la table il pose un rouleau de papier mouillé.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Comment ce que c'est, de la saucisse de foie, j'ai fait la queue une heure. Ça ira bien avec le thé, avec la vodka aussi. Allez, cent grammes par prolétaire.

La saucisse de foie.

La rondelle de pâte fraîche odorante fond dans la bouche.

La rondelle de cornichon salé.

La gorgée de thé chaud sucré.

Tout va bien.

Le soleil.

Bielomor.

La fatigue dans les muscles.

Fermer les yeux. L'odeur des copeaux et de la terre mouillée. Ouvrir les lèvres qui n'ont pas embrassé de filles mais qui ont fumé plus d'un paquet de Bielomor. Laisser couler le liquide transparent et frais qui en quelques secondes se transforme en une vague chaude qui se répand dans tout le corps.

La saucisse de foie.

Ne pas ouvrir les yeux.

Un goût magique, incomparable.

La sonnerie du portable le sortit de sa torpeur. Eugene tira son téléphone de sa poche. « Yeah, yeah, no problem, I'm coming ». Eugene reboutonne son pantalon et sort vite. Il revient quelques secondes après et renifle. Il n'y a plus d'odeur.

L'ALIMENTATION

(page 75)

ET TOUT IRA BIEN...

Oui, évidemment, la vie est devenue beaucoup plus dure. C'était comment autrefois ? On touchait un salaire régulier, tout le monde avait une occupation quelconque. Et maintenant qu'est-ce que les gens ont dans leur porte-monnaie ? Presque rien. En général, d'une certaine façon, c'était plus tranquille. Et maintenant la vie est très compliquée. La nourriture, par exemple, ce que ça coûte, un vrai cauchemar. Et encore, c'est un peu plus facile en hiver, mais alors l'été, tout est de plus en plus difficile. Mais l'hiver, c'est un peu plus facile.

Pour donner de l'instruction à un enfant, combien de problèmes on a. Il n'y a pas longtemps, par exemple, j'arrive chez la professeur d'anglais. L'anglais, maintenant il faut l'étudier. Mais quoi, je compte l'argent pour mon enfant ? En général je suis prêt à tout donner pour mon enfant, même de l'argent. C'est qu'il est petit.

Alors voilà. On s'est déjà entendu sur le prix. Mais la professeur fait la tronche, elle a les yeux rouges. Je lui demande : « Qu'est ce qui s'est passé ? ». Elle me dit : « Mon mari a disparu la semaine dernière. Il est sorti, et c'est tout. Et maintenant il y a tant de meurtres, des gens disparaissent tout le temps. » Mais c'est un bon professeur, elle connaît parfaitement l'anglais, on me l'a recommandée. Mais elle fait tellement la tronche, je dois m'occuper de mon enfant, et là avec son mari, quelle merde. Si j'avais su avant. On aurait pu montrer son mec à mon partenaire pour qu'il n'y touche pas. Il n'avait pas particulièrement d'argent, seulement un beau blouson, rouge. Et puis, c'est toujours l'été, la chaleur, la canicule. A l'entrepôt frigorifique, les prix ont augmenté et il y a de plus en plus de cadavres, le temps de les préparer, le temps que la viande parte, combien de problèmes !

Eh oui, on est de plus en plus obligé de tuer, et les gens ont de moins en moins d'argent. La vie est devenue très difficile. En hiver c'est quand même plus facile, on les balance dans la cabane, pas besoin de louer un frigo, c'est toujours une économie. Mais l'été c'est un vrai cauchemar.

Eh oui, notre travail est dur. Mais que faire ? Une telle inflation et un tel chômage partout. Regardez le voisin Piotr, qui ne touche pas de salaire depuis déjà six mois, et il a une famille. Comment vivre ? On ne comprend pas. Je voulais lui proposer de travailler avec

nous. Et après je vois qu'il revient de l'église, l'idiot. Il faut faire quelque chose, mais pas prier Dieu.

Eh, une fois que j'aurai amassé de l'argent, j'achèterai un café à chachlik dans le centre. Mon partenaire travaillera et, moi, je ferai rôtir les petits chachliks. Les gens aiment bouffer, surtout de la viande. Si ça marche, on pourra s'acheter un frigo. Alors, pour la conservation, il n'y aura plus aucun problème. Alors j'inviterai la professeur d'anglais, je lui ferai manger des chachliks pour qu'elle ne se lamente pas.

Et tout ira bien !

EN BREF

(page 280)

REPOS

Du thé ?

Froid – pour ne pas le faire chauffer.

Non sucré – pour ne pas remuer.

L'obscurité – pour ne pas allumer.

En pantalon et en blouson – pour avoir chaud et ne pas avoir à se déshabiller.

Et ainsi toute la journée et toute la nuit. Il n'y a que comme ça qu'on peut se reposer et reprendre des forces.

Le magnétoscope, les chips et la bière, c'est bien aussi.

SIMPLE ET COMPLIQUE

Le « seubveï » puait, les gens attendaient bêtement le train. Mais soudain un groupe d'ados se mit à brailler :

- Un rat, un rat, regarde !

La foule tourna ses regards vers le rat qui traînait avec difficulté un gros morceau de hot-dog. Les gamins gueulaient :

- Vas-y ! Vas-y !

Le rat voulut bondir, avec son pain, dans le trou d'où il était sorti, mais il n'y arriva pas. Deux passagers peu sobres se joignirent aux gamins.

- Vas-y donc, vas-y, je mets cinq contre un qu'il y arrive !

La quinzième fois, il arriva à sauter dans son trou sous les braillements unis de la foule. Le train arriva. Les gens montèrent dans le wagon. Kolia s'assit. Un groupe de jeunes gens était à côté de lui. Kolia, jeune homme moscovite poli, à qui toute odeur forte donnait la nausée, compta sur un courant d'air dans le wagon. Mais l'odeur ne fit que se renforcer. Il n'avait pas compris tout de suite que l'odeur venait du groupe de jeunes. A l'arrêt suivant, une négresse enceinte monta, avec deux enfants. Kolia lui céda sa place avec plaisir.

Kolia descendit à Canal Street. Il demanda poliment à un vieux assis sur un banc :

- Excuse me, Sir. Where is Canal Street* ?

Le vieux le regarda d'un air sombre et énonça non moins sombrement :

- Vat iz zat, Kenel ? – singeant visiblement Kolia. – Canal ?

Kolia rougit.

- Canal, oui, oui, Canal, - se réjouit Kolia, croyant presque entendre une prononciation russe.

- Canal, go rait, - le vieux lui indiqua d'un doigt tordu un escalier sur la droite.

Kolia sortit en courant et avec plaisir.

Canal Street - la démocratie mise en évidence. Au coin, des gamins lèvent les cinq doigts de la main vers les voitures qui passent, indiquant ainsi qu'ils sont prêts à travailler pour cinq dollars de l'heure. Des magasins bon marché, des banques, « Mc Donald's », le soleil et une foule hétéroclite. Kolia était déjà venu une fois, mais il n'avait pas eu le temps de faire du shopping. Et aujourd'hui, il a le temps et il a l'argent. Mais seulement des francs. Dans la banque de Moscou où il a acheté ses devises, il n'y avait pas de dollars, en revanche il y avait des francs. Bon, Kolia les avait achetés. « Quelle différence, avait-il pensé, en tout cas, c'est des devises ».

Kolia entra dans la City Bank, mais il y avait plein de monde et le décor bleu foncé le rebuta, va savoir pourquoi. Kolia traîna lentement le long de Canal, examinant les vitrines et hésitant : « Changer de l'argent maintenant ou plus tard ? » Finalement, Kolia se retrouva dans une petite rue très moscovite. Il y avait beaucoup moins de monde. Il découvrit enfin une maison de quatre étages sur laquelle était écrit : Manhattan City Bank. Il entra. Il demanda où était le bureau de change à un concierge qui lui indiqua le deuxième étage.

Le design des années 1960 le rassura carrément. On lui changea l'argent dans une espèce de cabinet, va savoir pourquoi. Le type traîna longtemps ; sur le rebord de la fenêtre il y avait une photo de sa famille dans un cadre décoré de fleurs en plastique.

Dans la rue, le soleil brillait. Deux cents dollars, c'était beaucoup ou peu ? Pas clair. Mais Kolia n'avait que ça. Il rentrerait bientôt à la maison, il fallait acheter des cadeaux et quelque chose pour lui.

Eh, Colomb ! Si tu m'entends dans l'autre monde, merci à toi de la part du peuple soviétique pour cette belle découverte. C'est étonnant comme on peut se sentir si bien de l'autre côté du monde. Et comme beaucoup de choses rappellent la maison, le pays des soviets. Un homme marche dans la rue, et on peut parier n'importe quoi que c'est un homme de chez nous. Une gueule ronde, il sourit, la démarche et tout ça. On s'approche un peu plus, on l'examine et il demande dans un anglais pur : « What do you want* ? » Eh oui, c'est comme ça.

Notre Kolia parcourait la petite rue moscovite, fixant les visages et tout réjouit de cette similitude et de cette différence. A Canal, Kolia tourna à droite et arriva à une « chop » pleine d'objets les plus divers. « Express Liquidation » était plein à craquer. Il y avait là des ordinateurs, toutes sortes de matériel électronique cassé et des jeans qui s'étaient décolorés dans la vitrine, d'un seul côté ; dieu seul sait ce qu'il n'y avait pas. Kolia restait là à passer en revue tous ces objets avec plaisir. Il avait seulement rêvé de nombreuses choses qui étaient là. Et, maintenant, il pouvait même les acheter, et il avait de l'argent. Ah ! Tentations, tentations ! Finalement, Kolia se choisit un bonnet d'un joli bordeaux, une « kap » américaine, le tout pour un dollar soixante, très bon marché. Le reste attendrait. Kolia paya et sortit. Il fallait choisir des cadeaux pour la famille.

Dans Canal, il y avait visiblement plus de monde. Le soir tombait. C'était vendredi. Des gamins étaient apparus, chacun vendant quelque chose. L'un des montres, l'autre des T-shirts portant une inscription « New York », un autre proposait une caméra vidéo pour cent dollars, neuve, dans son emballage, à une condition : l'argent d'abord, on déballe après. Des joueurs de bonneteau étaient aussi apparus. « C'est étonnant comme on peut avoir les gens,

pensa Kolia. Surtout ce joueur de bonneteau, n'importe quel imbécile comprendrait que c'est une arnaque. » Kolia avait raison, combien de fois avait-il vu ces gars en Russie. Et il les avait toujours évités. Et, ici, il avait envie de regarder comment on peut extorquer de l'argent aux gens avec un jeu aussi idiot. Kolia s'approcha d'un petit groupe de badauds et se mit à observer. La boule tantôt là, tantôt ici. L'homme tantôt perd, tantôt gagne. Le bonimenteur, sûrement un polonais, crie à tue-tête, attirant les joueurs, montrant les gains. Le gagnant empoche de l'argent, rejoue, gagne à nouveau et part. Une femme encombrée de sacs, commence à jouer, et elle gagne aussi, prend l'argent et part. Au bout de dix pas, elle s'écrie :

- Non, je vais rejouer, c'est mon jour de chance !

Elle revient et gagne à nouveau. La somme augmente. La femme conseille à une jeune étudiante de jouer. Au début ses dix dollars se transforment en vingt dollars, puis en quarante. Kolia est perplexe. Un gars étranger, à côté, tend timidement cinq dollars. Les cinq dollars se transforment en dix, les dix en vingt et oh-oh-oh, pas de chance, perdus. Le type n'a pas vingt dollars, il donne sa montre. Le jeu est le jeu. Arrive un homme, un ouvrier dans une combinaison tachée. Il met vingt et tout de suite il gagne quarante. Il sourit à Kolia :

- Et toi, pourquoi tu n'essaies pas ? Tu vois bien que tout le monde gagne, profite de l'occasion, tente ta chance.

Kolia hésite.

- Allons-y ensemble, sourit la combinaison.

Kolia sort dix dollars.

- Bon, parfait, allez, on y va.

Dix font vingt. Vingt font quarante. Quarante font quatre-vingts. Perdus. Kolia ne comprend rien. Il sort l'argent, le donne, se retourne et part. Les larmes aux yeux. C'est bête, c'est bête de sentir qu'on a perdu. La combinaison le rattrape.

- T'es déçu, mon gars, ou quoi ? Arrête ! Cette femme, là, vient de gagner cent. Tu as tort de partir, tu ferais mieux de te refaire.

Et il prend Kolia par le coude et le tire en arrière.

- Allez, mets tout de suite cinquante, tu te refais tout de suite, et c'est fini. Regarde, tout le monde gagne, tu n'as pas eu de chance, c'est tout.

La nana étudiante récupère les cent qu'elle a gagnés, les cache dans son porte-monnaie et part. Kolia sort cinquante dollars.

- Bravo, crie la combinaison.

Les cinquante se transforment en cent, les cent se transforment en ... Soudain le Polonais pousse du pied la boîte sur laquelle était posé le carton et se dissout dans la foule.

Kolia reste bêtement sur place, regarde autour de lui ; là où il y avait un attroupement, il n'y a plus personne. Pas de femme encombrée de sacs, pas de nana étudiante, pas de combinaison. Seulement le gars étranger qui tape sur l'épaule de Kolia, montre son poignet nu, rajuste son sac sur son épaule et s'éloigne lentement.

Le soleil se couchait, éclairant de ses derniers rayons les étages supérieurs des maisons. La chaleur estivale était tombée, l'air était devenu frais et léger.

Kolia se traînait le long de Canal, très triste, et il réfléchissait : comment peut être aussi compliqué ce qu'il y a de plus simple.

* En anglais dans le texte.

DESTINS

(page 135)

HILDA

Le boy porta la valise dans la chambre, la posa sur le porte-valises et resta là.

Hilda lui tendit une pièce, il remercia et disparut. Hilda, sans enlever son imperméable, écarta les doubles-rideaux, ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur le balcon. Les mains appuyées sur la balustrade du balcon, Hilda aspirait à pleine poitrine l'air frais et printanier. Oh, comme c'était agréable ! Ça et là des feux brillaient, on ne voyait pas le quai, mais Hilda entendait le bruit de la mer et s'imaginait quelle vue elle aurait le lendemain matin de son balcon. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien. Les problèmes permanents avec Helmut, ses activités et son irritabilité la rendaient malheureuse. Elle pouvait tout comprendre, tout pardonner. Helmut était militaire. Mais la jeunesse s'en allait et elle voulait encore vivre pour elle-même, ne penser à rien, simplement vivre et être heureuse. Et elle avait la sensation que, peut-être, ici, elle y arriverait.

Hilda prit rapidement une douche, mit une robe du soir qu'elle avait achetée dans une boutique berlinoise avant le départ pour San Remo et partit pour le restaurant.

Rudolf Steinman-Gousskov arriva à San Remo par le rapide du soir. D'après sa mission, il devait transmettre les fruits de son travail des six derniers mois. San Remo était belle par ce soir de printemps, mais Rudolf avait la tête ailleurs. Même s'il portait un masque de boute-en-train et de chenapan, au fond il était réservé et attentif. Ce dédoublement de personnalité le fatiguait affreusement, il ne pouvait absolument pas s'y habituer. En montant l'escalier, deux marches à la fois comme toujours, il croisa une charmante femme châtain, manifestement allemande.

« Scusi, signora » - échange de sourires. Et il resta longtemps dans le sillage de son parfum.

Dans une heure et demie devait avoir lieu la rencontre au restaurant de l'hôtel. Il devrait prendre la table qui lui était réservée, la deuxième table à gauche, y rester une heure, réussir pendant ce temps à dîner et à fixer, sans se faire remarquer, une capsule de microfilm sur le pied de sa chaise. C'était sa tâche. Rudolf avait passé une mauvaise nuit dans le train, et

il avait mal à la tête, il décida donc de faire un somme une petite demi-heure. Il prit un petit cube en bois, le mit dans sa bouche et commença à sommeiller.

Il avait fait lui-même ce cube, selon les instructions rigoureuses du Centre ; c'était la garantie que Steinman s'endorme, et que Gousskov ne se réveille pas et ne se mette pas à parler russe dans son sommeil, et puis c'était un bon remède contre le ronflement. Son horloge interne fonctionna et, au bout d'une demi-heure, Rudolf Steinman se réveilla, et, une heure après, un brun élancé sortit de sa chambre et descendit au restaurant. Fortuitement, à la table voisine se trouvait la femme châtain qu'il avait rencontrée dans l'escalier. Rudolf la salua avec courtoisie avant de s'asseoir.

Hilda sourit en retour. Ses pressentiments se réalisaient. Le voilà, voilà la chance tant attendue. Il n'y avait presque personne dans le restaurant. Un couple de vieux italiens et une paire d'officiers de la Wehrmacht dînaient tranquillement, sans troubler l'atmosphère de calme et de bien-être.

Hilda fuma sa fine cigarette, régla son addition et partit. Elle s'assit dans un fauteuil sur la terrasse, afin de voir du coin de l'œil le grand brun élancé et elle décida d'attendre qu'il ait fini de dîner. Le brun mangeait tranquillement et avec élégance, et sirotait sans se presser son verre de vin rouge. Quand il commença à boire son café, Hilda se précipita vers son étage, enfonça à moitié sa clé dans la serrure et resta à attendre dans l'escalier. Peu de temps après elle entendit des pas et il apparut.

- Excusez-moi, pour l'amour du ciel, pourriez-vous m'aider à ouvrir la porte de ma chambre ?

- Avec grand plaisir.

Ils se dirigèrent vers sa chambre, deux tours de clé et la porte s'ouvrit.

- C'est étrange comme finalement c'est tout simple. Je suis tellement maladroite.

Merci beaucoup.

- Je vous en prie. Cela m'a été très agréable d'aider une voisine aussi charmante.

- Une voisine ?

- Oui, j'occupe la chambre voisine. Au revoir et bonne nuit, dit-il en entrant chez lui.

« Charmante voisine, se répéta-t-elle, on dirait que je lui ai plu ». Hilda fit couler l'eau dans la baignoire, enleva sa robe et commença à s'examiner dans le miroir. « Non, je ne suis vraiment pas mal. Pour trente-cinq ans, rester aussi bien faite, la poitrine aussi. Non, non, je peux encore faire impression ».

Après son bain, elle enfila un peignoir de soie, commanda du champagne, jeta un châle douillet sur ses épaules. Et elle se mit à attendre sa chance sur le balcon, en fumant, en

faisant tinter la bouteille de champagne contre sa coupe ; tout pour faire savoir qu'elle attendait.

En entrant dans sa chambre, Steinman-Gousskov oublia instantanément sa charmante voisine, se gratta la nuque dans la salle de bain et pensa : « Demain ce sera fait ». Il plaça le petit cube dans sa bouche et tomba comme une masse sur le divan.

Hilda attendait patiemment, tendait l'oreille vers la chambre voisine. Il n'en venait aucun bruit. La bouteille se vida petit à petit. Elle avait l'esprit léger et gai. « Peut-être qu'il prend un bain ? Et peut-être qu'il a peur de sortir, qu'il est gêné. Oh, c'est drôle », elle se resservait avec un petit rire. Gousskov dormait profondément, d'un sommeil professionnel. La nuit tomba, le champagne se termina, l'euphorie se dissipa. Hilda était assise, emmitouflée dans son châle, les jambes repliées sous elle, et elle fixait un point dans l'espace. Elle avait affreusement pitié d'elle-même.

Soudain elle entendit tomber quelque chose dans la chambre voisine. Hilda se secoua, sauta hors de son fauteuil, se pencha sur la balustrade. De la bouche de Gousskov était tombé le **cube** dur et il avait roulé bruyamment sur le parquet.

- Un enclos de pierres, des fleurs à l'intérieur, - ces mots échappèrent soudain à Gousskov, fort et distinctement.

- Quoi signor ? – se surprit Hilda à demander.

- Un enclos de pierres, des fleurs à l'intérieur, - répéta Gousskov, se retournant sur le côté et se mettant à ronfler épouvantablement.

- Oh, seigneur, mais il est russe ! Et je suis idiote, i-diote ! – Hilda tomba sur son lit et se mit à sangloter.

Au matin, Hilda se rendit à la Guestapo locale et raconta tout. On prit immédiatement Gousskov, et Hilda aussi.

Plus de Steinman-Gousskov, plus de Hilda. Mais dans le bourg de Privalovo, dans le district de Voronej, se dresse un enclos de pierres, et à l'intérieur éclosent toujours en été de belles fleurs qui ornent un monument portant une étoile rouge.